N° 106

LETTRES

SUR

LES CONFESSIONS

DE J. J. ROUSSEAU.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettressurlescon00ging

LETTRES

SUR

LES CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

PAR M. GINGUENÉ.

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris : neque si malè gesserat, usquàm
Decurrens aliò, neque si benè. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.

HORAT. Sat. I, L. II.

A PARIS;

Chez BAROIS l'Aîné, Libraire, Quai des Augustins, N°. 19.

1791.

LE Génie eſt vengé : la Nation françoiſe s'eſt juſtifiée aux yeux de l'Europe : elle a décerné une Statue à l'Auteur du *Contrat ſocial*, & décrété que ſa Veuve ſera nourrie aux dépens de l'Etat. Cette récompenſe dans le ſtyle antique eſt digne à la fois & d'un Peuple qui n'a plus rien à envier aux peuples anciens, puiſqu'il eſt libre, & du Grand-homme qui ne fut perſécuté par le Deſpotiſme que parce qu'il rappelloit les hommes à cette antique liberté.

J'apporte quelques grains d'encens au pied de ſa ſtatue. Ce qui a donné lieu aux Lettres ſuivantes eſt aſſez indiqué dans le début de la première, qui n'eſt elle-même qu'une eſpèce d'introduction. Elles furent écrites lorſque la ſeconde partie des *Confeſſions* & le dernier recueil des Lettres de Rouſſeau venoient de paroître. Je ne crus pas alors devoir les publier. Quelques amis m'engagent à ſaiſir, pour les rendre publiques, le moment où la mémoire de celui qui en

eſt l'objet eſt, en quelque ſorte, devenue ſacrée (1). D'autres m'ont prédit que malgré cette circonſtance, elles me feront beaucoup d'ennemis : c'eſt à quoi je ne penſois guère en les compoſant.

Si l'effet juſtifie leur prédiction, ce ne ſera pas la première épreuve que je ferai dans ce genre. J'ai tiré des précédentes une maxime qui peut être de quelque uſage, quoiqu'elle ne m'ait pas corrigé : c'eſt que, lorſqu'on écrit, il eſt ſouvent plus dangereux d'avouer ſon admiration, ou ſes attachemens, que ſes inimitiés : la cauſe en eſt cachée dans l'un des plus honteux replis du cœur humain.

Il eſt impoſſible de juger impartialement Jean-Jacques Rouſſeau, & ſur-tout ſes *Confeſſions*, ſans déplaire à beaucoup

(1) Ces Lettres furent en effet livrées à l'impreſſion quelques jours après le Décret du 21 décembre. Elles devoient paroître dans le courant de janvier. Des détails & des retards d'imprimerie en ont ſeuls différé la publication. L'apropos ſeroit manqué ſi ce qui concerne Jean-Jacques pouvoit jamais être hors de propos.

de perſonnes ; mais s'en ſuit-il qu'on ne doive jamais dire ce qu'on en penſe ? Faudra-t-il attendre qu'il n'y ait plus ſur la terre aucun de ſes ennemis, ou des amis de ſes ennemis, ou des amis de leurs amis ?

Les Lettres, qu'il a tant honorées, quoiqu'il en ait dit tant de mal, ſeront-elles ſeules muettes ſur ſon compte, dans cette Révolution ſi favorable à ſa gloire? Avant même que nos Légiſlateurs lui euſſent voté des honneurs publics, ils avoient adopté la plupart de ſes principes, & ſouvent prononcé ſon nom avec reſpect : nos artiſtes avoient épuiſé leur induſtrie à lui dreſſer des monumens : notre jeuneſſe patriote avoit porté ſon image en triomphe autour des débris de cette Baſtille, qui ſans lui ſeroit peut-être encore debout (2) :

(2) Ce n'eſt pas le ſeul hommage que la jeuneſſe lui ait rendu. A la nouvelle du Décret, une Société de jeunes gens, réunis ſous le titre intéreſſant *d'amis de l'inſtituteur d'Emile*, prit à l'unanimité l'arrêté ſuivant :

ſon éloge ſe joignoit de toutes parts à celui des génies bienfaiteurs & libérateurs de la France..... Quel mal feront de plus à ceux qui déteſtent ſa mémoire quelques pages obſcures, jettées dans le public, ſans prétention & ſans prôneurs ?

Au reſte ce n'eſt pas d'avoir des ennemis qui eſt un grand malheur : c'eſt de mériter la haine ou d'en reſſentir ; & je me crois également à l'abri de ces deux malheurs-là.

Art. I. Le Décret de l'Aſſemblée nationale ſera gravé ſur une pierre dure.

II. Six d'entre nous ſe tranſporteront à Ermenonville, dans l'Iſle dite des Peupliers, où repoſe l'Homme de la Nature & de la Vérité. Au pied de ſon mauſolée, ils dépoſeront, au nom de la Nation Françoiſe, le Décret gravé ; & ſur le tombeau un rameau d'Olivier & une couronne de Laurier.

L'exécution de cet arrêté ſuivit peu de jours après. Que ne doit-on pas attendre de jeunes ames capables de ces élans de reconnoiſſance & de vertu ?

LETTRES

LETTRES

SUR LES CONFESSIONS

DE J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIERE.

Non, Madame, vous ne vous êtes point trompée. Ce que vous nommez votre inſtinct, & qui n'eſt autre choſe en vous que l'apperçu d'un eſprit juſte, & le ſentiment d'une ame délicate, vous a mieux ſervie que la prétendue fineſſe des beaux-eſprits, & la froide raiſon des philoſophes. Vous êtes reſtée fidelle à votre admiration pour Jean-Jacques, même après la lecture de ces terribles *Confeſſions*, qui ont effarouché tant de conſciences peu timides, & paru lui enlever tant de partiſans, qu'il n'avoit pas. Mais avec tout ce qui ſuffit à d'autres, pour ſe fier à leur manière de voir, vous vous

méfiez de la vôtre : vous la mettez à une épreuve, dont l'idée, je crois, vous appartient : votre modeſtie eſt auſſi ingénieuſe que l'eſt ordinairement l'amour-propre.

Vous avez jugé les *Confeſſions* : vous avez écrit & motivé votre opinion ; mais vous ne voulez point me la communiquer, craignant, dites-vous, ou la galanterie d'un homme, ou la prévention d'un ami. Vous voulez que j'écrive, que je motive auſſi mon jugement : vous le confronterez avec le vôtre : s'ils diffèrent, nous les diſcuterons ; s'ils ſe rapportent, vous ſerez sûre que je n'y aurai pas mis de complaiſance. Nous nous accordons ſur le fond de la queſtion ; mais l'avons-nous enviſagée ſous les mêmes rapports, & parcouru les mêmes routes, pour arriver au même but ? c'eſt ce que vous voulez ſavoir. Je vous obéis, ſans partager l'idée trop indulgente que vous avez de moi. Vous avez l'air de vous ſoumettre à une épreuve ; & c'eſt moi qui vais la ſubir.

Je vous dirai de Jean-Jacques & le bien & le mal que j'en penſe. Peut-être ſera-ce à la fin ſon éloge que j'aurai fait ; mais ce ne ſera point ſon panégyrique. J'examinerai d'abord s'il devoit écrire ſes *Confeſſions*, & les écrire comme il a fait ; enſuite quel jugement on doit porter de cet

Ouvrage ; enfin, quelle opinion l'on doit avoir de l'Auteur.

Duclos, l'un des hommes de lettres les plus juſtement honorés de ce ſiècle, moins par une grande ſupériorité de talens, que par une auſtère & inflexible probité, Duclos à qui Rouſſeau écrivoit : « Mon cher ami, comment » faites-vous pour penſer, être honnête homme, » & ne pas vous faire pendre ? », lui conſeilla, pendant ſon ſéjour à Motiers, d'écrire ſes *Confeſſions*, ou les Mémoires de ſa vie. « Ils ſont » très-difficiles à faire, ſans compromettre per- » ſonne, lui répondit Rouſſeau ; pour y ſonger » il faut plus de tranquillité qu'on ne m'en laiſſe, » & que je n'en aurai probablement jamais. Si je » vis toutefois, je n'y renonce pas, &c. »

Rey, libraire d'Amſterdam, l'en preſſoit depuis long-temps. A ſa prière, Jean-Jacques s'en étoit déja occupé dès le temps de ſon ſéjour à Montmorency ; & il avoit commencé de mettre à part les lettres & les papiers qui lui étoient néceſſaires. L'autorité d'un libraire, qui avoit ſes vues d'intérêt, ne prouve rien en faveur de ce projet ; mais celle de Duclos eſt déciſive.

Il connoiſſoit à fond le Philoſophe méconnu, dont il reſta toujours l'ami, quoiqu'il vécût au milieu de ceux qui couvroient une haine implacable du voile de l'intérêt & de l'amitié : il

n'ignoroit ni ſes malheurs, ni leur ſource : il ſavoit qu'en ſe confeſſant, Rouſſeau ne pouvoit ſe confeſſer ſeul. L'engager à cette entrepriſe, c'étoit donc lui dire : « Votre jeuneſſe agitée, & ſouvent avilie, ne promettoit point ce que vous êtes : ce contraſte, peint par vous-même, eſt fait pour intéreſſer vivement. Vous avez commis des fautes : vous les avouerez avec franchiſe ; & cet aveu donnera plus de relief & de créance à vos vertus. Vous êtes malheureux, perſécuté, calomnié : vous toucherez par la peinture de vos infortunes : vous tirerez de vos perſécuteurs la vengeance qui vous eſt due : vous confondrez vos calomniateurs ». Voilà ce que vouloit dire la ſeule phraſe, *Ecrivez vos Mémoires.* Je défie que, d'après la poſition où Rouſſeau ſe trouvoit alors, & la connoiſſance qu'avoit Duclos de cette poſition & de ſes cauſes, on puiſſe lui donner un autre ſens...

Mais devoit-il les écrire, comme il a fait ? Ceci peut regarder ou la manière dont il a parlé de lui, ou celle dont il parle des autres.

Rien de plus embarraſſant en général que de parler de ſoi ; mais la bonne opinion que la plûpart des hommes ont, ou veulent donner d'eux-mêmes, fait qu'en pareil cas, il n'y a pour eux d'embarraſſant que leur modeſtie, ou le deſir de paroître modeſtes. Les Mémoires particuliers ne ſont guères

que des apologies. Rouſſeau conçut le projet difficile de ſe peindre tel qu'après une longue & ſérieuſe étude, il ſe ſentoit au fond du cœur ; & laiſſant les *Mémoires* aux hommes vains & aux charlatans, il entreprit ſes *Confeſſions*.

La ſituation où il étoit alors dans l'opinion publique, rend ce projet très-méritoire. Perſécuté pour le plus beau de ſes ouvrages, l'auteur du Contrat ſocial, de l'Héloïſe & d'Emile, joignoit l'intérêt de ſes malheurs à celui de ſon génie & de ſa vertu. L'Europe, en le liſant, avoit appris à ne pas plus douter de l'une que de l'autre. Quelques bruits vagues, nés d'aveux qu'il avoit faits dans l'imprudente effuſion de l'amitié, ſe répandoient, il eſt vrai, ſur les erreurs de ſon obſcure jeuneſſe, & même ſur quelques fautes plus graves de l'âge mûr ; mais ſourdement encore, & telles qu'une demi-confeſſion, rédigée avec cette apparente franchiſe, qui en impoſe beaucoup mieux qu'une diſſimulation entière, eût à jamais effacé les impreſſions naiſſantes ; & prenant déſormais pour règle ce qu'il auroit avoué dans ſes Mémoires, la Poſtérité eût mis le reſte ſur le compte de la calomnie.

Au lieu de cela, que fait-il ? Vices, fautes, erreurs, il dit tout, il n'adoucit rien ; il déroule ſon cœur aux yeux des hommes, comme devant l'Etre ſuprême. Il n'avoue pas ſeulement ce qui eſt mal,

mais ce qui eſt vil ; & pour une ame auſſi fière ; de combien ces derniers aveux ne ſont-ils pas les plus pénibles ? Non content de ces accuſations, il atténue le bien qu'il pouvoit dire, ou laiſſer croire. Ses admirateurs, ſes enthouſiaſtes, car il en avoit dès-lors, placent en vain ſur ſa tête la couronne de la Vertu ; il ſe l'arrache, & dit & prouve en cent façons qu'il n'eſt point vertueux. Qui dit vertu, dit force & courage ; & il s'avoue foible & timide. Il croit utile qu'un homme regardé comme au-deſſus de la claſſe commune, ſe montre une fois en dedans & à nud. Aucun ne l'a fait encore, il veut donner ce grand exemple : & reprenant cette tâche ſi difficile, à deux époques différentes, il ne varie ni dans ſon plan ni dans ſa courageuſe franchiſe. Il avoit juſqu'alors juſtifié ſa deviſe (1), en diſant aux hommes leurs vérités : il la juſtifie bien autrement, en leur diſant les ſiennes.

Quant à la manière dont il a parlé des autres, il eſt fort aiſé de lui en faire un reproche ; mais il le ſeroit moins peut-être de prouver qu'il en devoit parler autrement. Vous avez vu dans ſa réponſe à Duclos, qu'il ſentoit la difficulté de raconter ſa vie, *ſans compromettre perſonne.* Près de

(1) *Vitam impendere vero.*

deux ans auparavant, il avoit tenu le même langage à M. Moultou, ami constant de sa mémoire, comme il le fut de sa personne (2). « Malheu- » reusement, lui disoit-il, n'ayant pas toujours » vécu seul, je ne saurois me peindre sans peindre » beaucoup d'autres gens ; & je n'ai pas le droit » d'être aussi sincère pour eux que pour moi, » du moins avec le public, *& de leur vivant.* » Aussi eut-il, dès l'origine, comme jusqu'à la fin de sa vie, l'intention que cet écrit fût posthume. Il y trouvoit son compte, aussi bien que ceux dont il avoit à parler ; & c'étoit, comme il le dit dans son dixième livre, ce qui l'avoit enhardi à faire ses *Confessions*, « dont jamais il n'auroit à rougir devant personne. »

Mais devoit-il, même après sa mort, exposer la mémoire de ceux qu'il confessoit ainsi malgré eux, à rougir devant la Postérité ? Voilà la question.

On lui reproche, & ce n'est pas à tort, d'avoir révélé l'inconduite de Madame de Warens. Il a sans doute beaucoup loué cette charmante bienfaitrice : il aime à se peindre régénéré, ou plutôt créé par elle. C'est auprès d'elle qu'il nâquit, en

(2) La lettre à M. Moultou est de janvier 1763 ; celle à Duclos, de décembre 1764.

même temps, au plaisir & à la sagesse. Bonté, bienfaisance, sollicitude pour les malheureux, graces, douceur, esprit solide & cultivé, désintéressement, franchise, cœur sensible, délicat, & fait pour l'amitié ; telle est l'idée qu'il nous donne de cette adorable *Maman*, qu'il traite sans cesse d'ange, d'ame angélique & de créature céleste.

Mais pourquoi joindre à ce portrait des ombres si défavorables ? S'il croyoit nécessaire à son plan de dire les bontés que Madame de Warens avoit eues pour lui, & la manière systématique, & moins voluptueuse que raisonnée, dont elle l'avoit conduit aux dernières faveurs, manière qui dut influer dans la suite sur son être moral, & qui par conséquent appartenoit à ses *Confessions* ; alors il devoit ne la pas nommer : il devoit sur-tout cacher les autres foiblesses de cette femme singulière. Pourquoi voyons-nous passer successivement dans ses bras le demi-valet Claude Anet, Jean-Jacques, & le garçon-perruquier Courtille ? Pourquoi ce partage odieux qu'elle propose froidement, sans croire même avoir fait une proposition extraordinaire ? N'est-ce pas avilir à plaisir celle qu'il prétend honorer ; & ravaler cet Ange au-dessous de la dernière des femmes ?

Je sais qu'il nous la représente inaccessible aux

passions, étrangère aux plaisirs des sens, égarée, dès son enfance, par la philosophie intéressée de son premier séducteur; dépravée par sa raison, non par ses goûts; ne mettant à la chasteté nulle importance, parce qu'il ne lui eût rien coûté d'être chaste; se faisant une habitude de céder, par froideur de tempérament; regardant la jouissance comme un acte indifférent en soi, mais qui acquiert un prix par celui que les hommes y attachent; ne voyant enfin, dans ce qui fait, d'après nos institutions, la destinée de tout son sexe, qu'un moyen assez doux de s'assurer des amis dans le nôtre; & ne s'abaissant jamais, dans les positions les plus urgentes, à vendre ces mêmes faveurs qu'elle accordoit avec si peu de scrupule.

Tout cela est fort bien sans doute; & joint à tant de qualités aimables, à tant de charmes, & même de vertus, justifie ce que dit Rousseau; « Que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de Warens ». Mais qui ne voit que ce respect eût été de la même espèce que l'estime accordée par le plus sage des hommes à une courtisanne d'Athènes; que ni cette estime ni ce respect ne sont tels qu'ils puissent contenter une honnête femme; que si, dans la supposition faite, Socrate eût placé Madame de Warens au-dessus d'Aspasie, c'eût toujours été dans la

même classe ; & que ce n'étoit pas à un fils tendre & reconnoissant de classer ainsi sa *Maman* chérie & sa bienfaitrice ?

Il auroit pu se dispenser aussi d'apprendre aux âges futurs les liaisons de quelques autres femmes ; de deux sur-tout, dont l'une fut long-temps son amie, & dont l'autre lui inspira la plus forte & la plus ardente passion. Il est vrai que la première fit succéder aux douceurs & aux attentions de l'amitié les mauvais procédés de la tracasserie, & les persécutions de la haine ; & que la seconde paroît avoir mis dans son attachement, devenu, selon nos mœurs, respectable par sa durée, une sorte de publicité qui laissoit peu de choses à faire à l'indiscrétion d'un tiers. Ces raisons, suffisantes pour tout autre auteur moins austère dans sa morale, sont foibles pour le plus rigide & le plus éloquent apôtre des bonnes mœurs.

Il a du moins ici l'excuse de la nécessité dont l'aveu de ces liaisons étoit pour l'histoire de sa vie : encore cette nécessité n'étoit-elle absolue que pour la dernière. Son amour pour Madame d'H.... lui fut imputé à crime ; & il se l'impute lui-même, parce que cet amour alloit sur les droits de l'amitié : il falloit donc qu'il peignît au naturel la situation des acteurs, ou qu'il renonçât à cette scène, la plus vive, la plus animée de tout son ouvrage, ou plutôt qu'il

renonçât à l'ouvrage même ; puiſque c'en eſt ici le nœud ; puiſque cette erreur fut, ſoit en réalité, ſoit au moins dans ſon opinion, la ſource de tous les malheurs de ſa vie.

Voilà, je crois, les ſeuls reproches qu'on puiſſe lui faire, & qu'on ne feroit même pas à tout autre qu'à lui. Et quel eſt l'auteur de Mémoires qui en ait écarté les intrigues d'amour & les galanteries ? Ce n'eſt donc qu'à la réſerve habituelle & à la chaſteté de ſa plume, ce n'eſt qu'à ſes opinions ſur la vertu des femmes, à l'auſtérité de ſes principes, à l'élévation de ſa morale, qu'il doit d'être jugé ſur cet article avec tant de rigueur.

Diſons plus, lorſque parut pour la première fois cet Ouvrage ſi long-temps annoncé, on prit pour les cenſures de la délicateſſe, & pour les ſcrupules de la diſcrétion bleſſée, les cris de l'envie & de la haine, couvertes du faux maſque de la délicateſſe & de la diſcrétion. Elles défendoient ſur-tout, avec la chaleur de l'amitié, cette Madame de Warens, morte depuis plus de vingt ans, & inconnue à tout le monde. Les honnêtes gens, qui ſentent ſouvent plus qu'ils ne réfléchiſſent, ſuivirent l'impulſion donnée ; & la tourbe des gens du bel air, qui timpaniſeroient vingt femmes dans un jour, ne manqua pas de ſe montrer horriblement ſcandaliſée.

J'ai réduit de beaucoup ces reproches ; mais peut-être les ai-je encore pouſſés trop loin : peut-être ai-je fait trop bonne la part de l'envie & de la haine. Car enfin, Madame de Warens n'a laiſſé ni enfans, ni héritiers de ſon nom, ni parens aſſez proches pour s'honorer de ce qui l'honore, & pour avoir à rougir de ce qui la flétrit. N'ayant jamais jeté de voile ſur ſon inconduite, tout Annécy, tout Chamberry en avoient connoiſſance. Si les *Confeſſions* ont pénétré dans ces deux Villes, elles n'y auront, à cet égard, rien appris à perſonne, tandis qu'en France, & dans tout le reſte de l'Europe, le nom de Madame de Warens eſt comme un nom de Roman, & ne dit rien de plus aux lecteurs que ne leur dit, dans l'Héloïſe, celui de Madame d'Orbe ou de Madame de Wolmar.

Ce n'eſt pas ainſi, je le ſais, que raiſonne l'eſprit de parti : tout blâmer ou tout abſoudre eſt ſa méthode ; & malheureuſement la pareſſe eſt trop ſouvent en ceci complice de la malignité : mais c'eſt ce que je vous invite, Madame, c'eſt ce que j'inviterai tout eſprit juſte à ne pas perdre de vue, avant d'aſſeoir un jugement ſur ce point, ſi aigrement, ſi violemment reproché à l'Auteur des *Confeſſions*.

Il y auroit eu trop de mauvaiſe humeur à lui faire un crime d'avoir ſaiſi les travers de quel-

ques autres perſonnages, & de les avoir mis au grand jour, ſoit qu'ils aient été les tyrans de ſon enfance, ou les oppreſſeurs de ſa jeuneſſe, ou ſes obſcurs perſécuteurs dans un âge plus avancé. Toutes ces peintures ſecondaires contribuent au mouvement, à la variété, à la vérité de ſes tableaux : elles ne nous amuſent qu'aux dépens d'originaux qui n'exiſtent plus, & qui la plupart inconnus, même de leur vivant, ne ſont là, pour ainſi dire, que comme des portraits de fantaiſie.

On lui a ſur-tout pardonné d'avoir ſi bien peint l'ineptie, l'avidité meſquine & les ſots caprices de ce Montaigu, ambaſſadeur à Veniſe, de la façon du valet-de-chambre Barjac (3), qui faiſoit & défaiſoit alors les ambaſſadeurs & les miniſtres. Il a toujours été permis, il l'eſt aujourd'hui plus que jamais, à l'homme de génie, d'écraſer d'un coup de plume l'inſecte orgueilleux qui ſe prévalut de quelques titres, ſouvent acquis par la baſſeſſe, pour ſe diſpenſer avec lui d'égards & de juſtice. Ce n'eſt pas-là proprement un ennemi ; c'eſt un fâcheux, un être importun & ridicule, dont on

(3) Valet-de-chambre du cardinal de Fleury. Voyez les Mémoires du Maréchal de Richelieu.

s'eſt aſſez vengé, quand on l'a fait connoître ; & que l'auteur d'un ouvrage tel que les *Confeſſions* eſt trop heureux de trouver ſous ſa plume, pour égayer le lecteur.

Quant à ceux qu'il regarda comme ſes véritables ennemis, comme joignant au malin vouloir le talent & le pouvoir de nuire, ce n'eſt pas encore ici le lieu de décider s'ils étoient tels en effet ; mais ſi, les jugeant ainſi, & ayant de ſi fortes raiſons pour le croire, il a dû parler d'eux comme il a fait. Et qui peut douter qu'il n'en ait eu le droit ? Qui pourroit, qui voudroit enlever cette reſſource à l'infortune ? Quoi ! on l'aura perſécuté, noirci, diffamé pendant ſa vie ; & il ne pourra révéler les complots de ceux dont il fut la victime ! Et de quoi ont à ſe plaindre ceux qui le haïſſoient, s'il n'a fait que raconter la ſource & les effets de leur haine ?

Mais preſque tous ont été ſes amis, ſes protecteurs, ſes bienfaiteurs.... J'entends : il ſuffira de faire ſonner bien haut de prétendus bienfaits, qui ont eu pour but de tyranniſer, non de ſervir ; & qui ne pouvant avoir, pour l'homme délicat qui reçoit, d'autre prix que l'amitié de celui qui donne ou qui oblige, n'en ont plus, ne l'enchaînent plus, quand cette amitié s'éteint, ou ſe change en haine : il ſuffira d'uſurper le titre ſacré d'ami, & d'en exiger les ſentimens ſans les

éprouvet soi-même ; ou de se dire le protecteur d'un homme qui ne veut pas qu'on le protége, pour pouvoir ensuite le vexer, le calomnier, le perdre, sans qu'il puisse repousser les vexations, venger sa perte, & démasquer la calomnie ! cette doctrine est assurément fort commode ; & l'on ne doit pas être surpris que, dans le monde, elle ait autant de défenseurs.

Mais, insistera-t-on, je fais ici justement ce que j'ai dit qu'il n'étoit pas temps de faire ; je décide ce qui est en question ; ceux qu'il appella ses ennemis, je les appelle ainsi moi-même ; je regarde comme réels leur haine, leurs complots, leur système. Non : je reviendrai sur cela dans la suite ; mais à présent je ne décide point, je présume ou je suppose vrais les faits que Rousseau leur impute ; & je dis que, d'après ces faits, d'après l'intime conviction qu'il avoit de leur réalité, il n'a point passé les bornes d'une défense & d'une vengeance légitimes : je dis que le tocsin qu'on sonna d'avance contre cet ouvrage, semble être plutôt en raison de ce que les gens qui y sont nommés avoient à se reprocher envers l'Auteur, & du mal qu'ils lui avoient fait, que du mal qu'ils avoient à en craindre.

D'Alembert qui, dès que le malheureux Jean-Jacques eût fermé les yeux, le calomnia en plâtre

Académie, avec une bénignité si perfide (4), n'est que rarement & secondairement nommé dans les *Confessions*. Diderot, qui avoit répandu l'alarme, & s'étoit emporté à des injures si violentes, dans une note de son *Essai sur la vie de Sénèque* (5), y est souvent peint comme coupable, mais d'indiscrétion & de légèreté, plutôt que de perfidie & de noirceur; & toujours avec des égards bien mal payés par cette indécente & coupable sortie.

« En rompant avec Diderot, que je croyois » moins méchant qu'indiscret & foible, j'ai tou- » jours conservé dans l'ame de l'attachement » pour lui, même de l'estime, & du respect pour » notre ancienne amitié, que je sais avoir été

(4) Que les amis de ce savant, de ce littérateur distingué, me pardonnent cette expression! Je n'ai pu caractériser autrement l'action inexcusable que je désigne ici. Les actions humaines reçoivent leur titre de ce qu'elles sont en elles-mêmes, & non de ce que sont, à d'autres égards, les hommes qui les font. Si un Dieu pouvoit calomnier, ce qu'il auroit dit n'en seroit pas moins une calomnie, pour être sorti de la bouche d'un Dieu. Voyez la note V, à la fin de la quatrième lettre.

(5) Voyez la note VI, ibid.

long-temps,

» long-temps auſſi ſincère de ſa part que de la » mienne (6). » Voilà le langage d'un honnête homme, qui ſe reſpecte lui-même dans ce qui fut l'objet de ſes attachemens. Que faut-il pour prononcer entre Diderot & Jean-Jacques ? Rien autre choſe que comparer la note de l'Eſſai ſur Sénéque avec ce paſſage des *Confeſſions*.

Un ſeul homme peut-être (7) eſt maltraité, accuſé, chargé outre meſure : il vit encore ; & il n'a point réclamé contre ces accuſations. C'eſt à lui de ſe juger d'abord, & enſuite de ſe défendre : c'eſt à ceux qui le connoiſſent de dire ce qu'ils ſavent en ſa faveur : mais en regardant comme vrai tout ce que ſon ſilence, celui de ſes amis, & la véridicité de Rouſſeau rendent vraiſemblable, celui-ci n'a point, même à ſon égard, enfreint la loi que l'équité l'avoit engagé à ſe preſcrire, *de faire ſes Confeſſions & celles des autres avec la même franchiſe, en tout ce qui ſe rapportoit à lui ; de ne dire jamais que le mal qui le regardoit, & qu'autant qu'il y étoit forcé* (8).

Pour tout le reſte, ſi vous exceptez le ſeul point ſur lequel j'ai paſſé condamnation, je n'y

(6) *Confeſſions*, liv. X.

(7) M. Grimm.

(8) Voyez la fin du huitième livre.

vois rien à quoi puiſſe convenir tout le bruit qu'on en a fait. L'Auteur n'a dit que ce qui ſe lioit néceſſairement aux aventures de ſa vie, & ce qui pouvoit ſervir à ſa défenſe, ſans nier ou diſſimuler ſes torts, même avec ſes ennemis. Il n'a voulu paroître, ni les faire paroître autres qu'ils n'étoient réellement, ou du moins qu'il ne les voyoit & qu'il ne ſe voyoit lui-même. Il ne devoit donc pas écrire autrement ſes *Confeſſions* : il devoit ſur-tout les écrire, & honorer ſa mémoire par ce monument d'une véracité ſans exemple. Ce que des amis tels qu'un Duclos, un Moultou, un Du-Peyrou, & d'autres de cette trempe ont conſeillé ou approuvé, qui le blâmera, s'il n'eſt perſonnellement intéreſſé dans cette affaire ? & s'il l'eſt, de quel poids doit être ſon blâme pour tous ceux qui ne le ſont pas ?

Quel homme s'il n'eſt inacceſſible à la raiſon & à la pitié ne ſera pas convaincu, attendri, & trouvera quelque choſe à répondre, lorſque Rouſſeau lui dira : » ſi ma mémoire devoit s'é-» teindre avec moi, plutôt que de compromet-» tre perſonne, je ſouffrirois un opprobre in-» juſte & paſſager ſans murmure ; mais puiſ-» qu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de » tranſmettre avec lui le ſouvenir de l'hom-» me infortuné qui le porta, tel qu'il fut réel-

» lement, & non tel que d'injuſtes ennemis » travaillent ſans relâche à le peindre? » (9)

Quel homme enfin, s'il a une véritable idée de la juſtice, témoin, comme nous le fûmes tous, de ce que la haine & l'envie lui ont fait ſouffrir, comparant avec cette perſécution que ſa mort ne put appaiſer, ce que nous lui devons, ce que lui doivent tous les hommes, & les récompenſes qu'il avoit lieu d'attendre, ne lui pardonnera d'avoir fixé avec confiance les yeux ſur la poſtérité; d'avoir appellé des faux jugemens d'une génération dégradée, au jugement plus ſain des hommes régénérés par ſa morale & par la méditation de ſes ouvrages; d'avoir dit, pour toute vengeance, en montrant d'un côté ſes œuvres, ſes intentions, ſes principes, de l'autre ſes maux & leurs auteurs: voilà ce que j'ai fait pour eux; & voilà ce qu'ils m'ont fait?

---

(9) Ibid.

LETTRE II.

Pour déterminer, Madame, l'opinion que l'on doit avoir des *Confessions*, il faut considérer non seulement leur mérite littéraire, mais aussi leur utilité. Un ouvrage même de ce genre, où l'on ne trouveroit qu'une lecture agréable, seroit indigne de son Auteur.

Le premier fruit qu'on peut retirer de celui-ci est d'apprendre à s'étudier, à s'examiner, à scruter tous les replis, tous les mouvemens internes de son cœur. Si la véritable science est de se connoître soi-même, comme le dit Pope dans son *Essai sur l'homme* (1), quel livre peut nous rendre plus savans que celui où un homme de bonne foi s'essaie sur son propre intérieur, quitte les universalités & les abstractions de la philosophie, se suit, se guette d'un œil observateur, depuis les jeux de son enfance; saisit dans ce premier âge l'origine de ses bons & de ses mauvais pen-

(1) And all our knowledge is, ourselves to know. C'est le dernier vers du poëme.

chans, en développe tous les progrès, & nous fait voir enfin ce que nous ne trouvons ni dans la société ni dans les livres, *un cœur d'homme* ouvert à tous les regards.

De cette marche qu'il a suivie, il résulte nécessairement que l'utilité principale de l'ouvrage est dans sa première partie, où il recherche & montre les causes & les principes, dont on ne voit, pour ainsi dire, dans la seconde que les effets & les conséquences. Au génie près, dont l'apparition, dont l'éruption fut en lui tardive & comme imprévue, donnez moi un jeune homme élevé comme l'avoit été Rousseau, je vous dirai quels seront dans l'âge mûr ses goûts, ses vertus & ses vices.

Sous ce point de vue, les premiers livres des *Confessions* peuvent servir de supplément & comme d'appendix à l'Émile. Par exemple l'effet précoce des punitions de mademoiselle Lambercier, si contraire aux intentions de celle qui les infligeoit ; le bouleversement terrible, l'énergique indignation que produit dans cette jeune ame un châtiment de la même espèce, mais appliqué cette fois par M. Lambercier lui-même, avec toute la force d'une main virile, & l'emportement d'un maître irrité, qui croit punir une faute, un mensonge & une obstination coupable, tandis que le malheureux

enfant étoit innocent de la faute, rendoit par ſes dénégations hommage à la vérité, & ne s'obſtinoit avec tant de courage à nier que ce dont il n'auroit pu s'accuſer ſans mentir : ces deux ſcènes ſi différentes, & beaucoup d'autres du même temps, viennent à l'appui de pluſieurs de ſes principes ſur l'éducation de la première enfance.

Une ſcène toute contraire, où loin d'être le martyr de la vérité, il mentit lâchement, & ne mit d'intrépidité qu'à rejetter ſur une fille innocente le vol dont il étoit l'auteur, fournit encore une leçon plus importante. Ce crime, car il le nomme ainſi lui-même, ce crime qu'au lieu de le pallier, il aggrave de toutes les circonſtances qui peuvent le rendre plus odieux, & que dans ſes inſomnies douloureuſes, il ſe retraçoit, déja vieux, avec toutes les angoiſſes du remords, à quoi tint-il qu'il ne fût pas commis? Rappellez-vous que le coupable, encore enfant, fut interrogé devant une aſſemblée nombreuſe; qu'ayant dit d'abord par mauvaiſe honte qu'il tenoit de cette fille le ruban qu'il avoit volé, par mauvaiſe honte encore il n'oſa jamais ſe dédire quand devant la même aſſemblée elle fut confrontée avec lui. « Je craignois peu la » punition, dit-il, je ne craignois que la honte, » mais je la craignois plus que la mort, plus que

» le crime, plus que tout au monde. Je ne voyois » que l'horreur d'être reconnu, déclaré publique- » ment, moi préſent, voleur, menteur, calom- » niateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre » ſentiment. Si M. de la Roque m'eût pris à part, » qu'il m'eût dit : *ne perdez pas cette pauvre fille :* » *ſi vous êtes coupable avouez le moi* ; je me ſerois » jetté à ſes pieds dans l'inſtant ; j'en ſuis par- » faitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider » quand il falloit me donner du courage. » Je ne crois pas, Madame, avoir beſoin de vous faire appercevoir la grande leçon d'éducation renfermée dans ce peu de lignes.

Mais ſans avoir à élever ſes enfans ou ceux des autres, chacun de nous n'a-t-il pas à s'élever, à s'inſtituer ſoi-même? Cette éducation qui dure toute la vie, & où l'on trouve toujours quelque choſe à faire, a pour uniques moyens l'étude qu'on fait de ſoi, & celle que l'on fait des autres. Si les *Confeſſions* peuvent être utiles pour la première de ces études, elles ne le ſont pas moins pour la ſeconde, puiſque dans la ſociété, les hommes, ſe compoſant preſque tous une ſurface, ne ſe prêtent à nos obſervations qu'avec réſerve & preſque à demi, au-lieu qu'ici l'homme tout entier ſe dévoile ſans reſtrictions & ſans feinte.

Et non ſeulement il ſe montre & s'avoue franchement tel qu'il eſt, mais il nous apprend même

à tirer un réſultat de ſes aveux. Tantôt il en exprime de grandes maximes de morale, telles que celle-ci, la ſeule peut-être, dit-il avec raiſon, qui ſoit d'uſage dans la pratique, « d'éviter les » ſituations qui mettent nos devoirs en oppo- » ſition avec nos intérêts; & qui nous montrent » notre bien dans le mal d'autrui ». Ou cette autre également vraie, & qu'il nous ſeroit ſi profitable d'avoir toujours devant les yeux : » la vertu ne nous coûte que par notre faute; » & ſi nous voulions être toujours ſages, rare- » ment nous aurions beſoin d'être vertueux. » Tantôt il peint ſi vivement le mécontentement intérieur & les retours fâcheux d'une faute commiſe, ou la ſatisfaction & la joie intime d'avoir pris dans une ſituation dangereuſe, le parti de la vertu, qu'il ne vous laiſſe, en toute occaſion pareille, ni l'embarras, ni preſque la liberté du choix.

Quelquefois il vous fait profiter non ſeulement de ſon expérience, mais de celle de quelques ſages, dont la voix ſe fit entendre parmi les orages de ſa jeuneſſe. Tel fut ce bon M. Gaime, dont il fit dans la ſuite, par un ſouvenir reconnoiſſant, l'un des deux originaux de ſon Vicaire ſavoyard, & qui lui diſoit avec une ſi grande juſteſſe de ſens, « que ſi chaque homme pouvoit lire dans le cœur de tous les autres, il

y auroit plus de gens qui voudroient descendre que de ceux qui voudroient monter ».

A cet axiôme si simple, mais si propre à modérer les desirs d'élévation & de fortune, il en ajoute un, qui ne l'est pas moins à tempérer ce qu'il peut y avoir de romanesque & d'exagéré même dans la vertu; c'est « que l'enthousiasme des vertus sublimes est peu d'usage dans la société; qu'en s'élançant trop haut, on est sujet aux chûtes; que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demande pas moins de force que les actions héroïques; qu'on en tire meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur; & qu'il vaut infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes que quelquefois leur admiration. »

Enfin comme dans cette première partie tout est pour lui leçon ou tentation, chûte ou victoire, tout y est conseil, & ce qui vaut beaucoup mieux, exemple pour le lecteur. Il y a peut-être moins de fruit à tirer de la seconde partie : mais on y trouve toujours cette analyse ingénieuse des sentimens intérieurs, ces observations fines sur les motifs des actions humaines, & cet amour pour les choses simples & naturelles, ce mépris des plaisirs factices, ce goût pour la vie champêtre & contemplative, qui font les sages & les véritables heureux.

Laiſſons, Madame, les ennemis de Rouſſeau ne voir dans tout cela que la révélation de ſes fautes, les citer avec complaiſance, les raſſembler en les exagérant, en former un faiſſeau de traits empoiſonnés, pour bleſſer & outrager ſa mémoire ; nous à qui la haine eſt étrangère, à qui l'admiration eſt douce & conſolante, & qui ne croyons pas que pour quelques défauts corrigés & quelques vertus acquiſes, nous n'ayons plus rien à faire dans l'art le plus difficile & le plus important de tous, voyons plutôt dans ſes aveux ce qui peut nous ſervir que ce qui peut lui nuire : profitons des exemples qu'il nous donne à fuir ou à ſuivre : étudions-nous dans Jean-Jacques ; & ſachons lui gré de nous avoir, ſouvent aux dépens de ſon amour propre, appris par ſes *Confeſſions* publiques à nous faire en ſecret ſincèrement la nôtre.

La différence qu'on remarque dans l'utilité morale des deux parties de cet ouvrage, exiſte auſſi, quoique moins ſenſiblement peut-être, dans leur mérite littéraire. C'eſt qu'il écrivit l'une dans le calme de la retraite (2), & loin de tous les objets qui pouvoient aigrir ſon ame ou effarou-

(2) En 1766, 67 & 68, à Wootton & au château de Trie.

cher ſon imagination ; l'autre pluſieurs années après parmi les agitations, les ſoupçons, les tranſes, que lui cauſoient les perſécutions ſouvent imaginaires, les piéges qu'il croyoit toujours tendus, la ſurveillance & l'activité d'une haine réelle, mais exagérée dans ſon eſprit par l'habitude & l'excès du malheur.

Lorſque les *Confeſſions* parurent pour la première fois, il doit vous ſouvenir d'avoir entendu beaucoup de gens, qui même ne paſſoient pas pour trop ineptes, mettre en doute qu'elles fuſſent véritablement de Rouſſeau ; non qu'ils ne vouluſſent bien croire tout le mal qu'il y dit de lui-même, mais parce qu'en fins connoiſſeurs, ils prétendoient n'y pas retrouver ſon ſtyle.

Rien ne devroit plus dégoûter de la paſſion d'écrire, que de voir combien de gens liſent & jugent ſans entendre. Les formes du ſtyle n'y ſont pas, il eſt vrai, les mêmes que dans ſes ouvrages politiques & oratoires ; il eſt moins tendu quoique peut-être auſſi travaillé. L'art, au lieu d'être dans l'arrangement des mots, dans la ſtructure, l'agencement & la correſpondance des périodes, eſt dans la vivacité, la variété, la coupe naïve & l'adroite ſimplicité des tours. Qui n'auroit lu que ſes deux Diſcours ſur les *ſciences* & ſur *l'inégalité*, ſon *Contrat ſocial*, & tous ſes différens morceaux d'économie politi-

que, ſeroit peut-être excuſable de méconnoître l'identité du ſtyle des *Confeſſions* ; mais quiconque a lu *Héloïſe*, *Emile*, la *Lettre ſur les ſpectacles*, celle à *M. de Beaumont*, & ne retrouve pas ici le même talent de peindre les grands objets, & de relever les plus ſimples ; d'analiſer les ſentimens expanſifs ou ſecrets ; de faire parler aux paſſions leur langage ; d'en ſuivre, dans tous leurs détours, les ruſes & les ſophiſmes ; de tracer des portraits vivans, agiſſans & frappans de reſſemblance ; de ſaiſir le ridicule, & d'anathématiſer le vice ; d'échauffer l'imagination & le cœur ſur les beautés de la Nature, par des traits brûlans & fidèles, qui ne ſemblent exagérés qu'à ceux qui regardent la Nature ſans la voir : quiconque enfin n'y a pas reconnu la même main, la même plume, le même génie, doit renoncer pour toujours à lire ou du moins à prononcer un jugement ſur ſes lectures.

Quel charme & quelle vérité dans les détails de ſa première jeuneſſe, de ſa première amitié, de ſes premières amours ! On croit le voir auprès de ſon père, lui liſant, pendant ſon travail, ou des romans ou les grands hommes de Plutarque, preſque auſſi romaneſques pour lui, & même, hélas ! pour nous. On croit écouter les vieilles chanſons de ſa tante, dont le ſouvenir, dans ſes vieux jours, lui revenoit & l'attendriſſoit

encore. On se met en tiers avec lui & le grand cousin Bernard, dans la grande & terrible aventure du noyer de la terrasse ; plus volontiers encore avec cette jolie demoiselle Goton, dans les jeux enfantins, où elle daignoit faire pour lui la maîtresse d'école ; & malgré le mauvais germe qu'on apperçoit dans cette chasse aux pommes, qui devoit, à travers les barreaux, dégarnir la *dépense* de son maître graveur, il la décrit avec une vérité si plaisante qu'on partage tous ses mouvemens, & qu'on devient un instant son complice. S'il se met en route d'Annecy à Turin, avec le dévôt Sabran & sa sémillante moitié, on les voit, on les suit, on est du voyage : ses rêveries & ses châteaux en Espagne, pendant ces huit heureux jours, font disparoître la longueur du chemin, sur-tout lorsqu'on se rappelle d'avoir plus d'une fois ainsi rêvé dans sa vie.

Et lorsqu'on se rappelle d'avoir aimé, lorsqu'on se sent un cœur capable d'aimer encore, quelle douce illusion n'éprouve-t-on pas au portrait de cette sensible & modeste Madame *Basile*, à cette scène si touchante d'amour, de pudeur & de silence ? Le jeune homme à genoux tendant les bras vers celle qu'il aime, sans croire en être apperçu : le doigt timide, qu'elle détache de son ouvrage, & qui, d'un simple mouvement, indique, à ses pieds, une place où l'on se

dit qu'on ſeroit ſi heureux ; & l'impétuoſité de l'amant arrêtée ſoudain par le reſpect, & ſatisfaite de baiſer une main, qu'il ſent ſe preſſer doucement ſur ſes lèvres ; tout cela reſte dans l'ame, & ne peut plus s'en effacer.

Il eſt bien vrai, Madame, que pour goûter dans les *Confeſſions*, & même dans la plus grande partie des autres ouvrages de Rouſſeau, tout le charme qu'il y a répandu, il faut une ſenſibilité vraie, du penchant à la rêverie, des idées ſaines & des goûts ſimples, fruit d'une education toute différente de celle qu'on reçoit à Paris. C'eſt pour cela que la plupart des gens qui, dans ce pays, ſe diſent ſes admirateurs, trouvent au fond ſes ſentimens exagérés, ſes deſcriptions romaneſques, & par une ſuite de conſéquences, ſa morale & ſes principes outrés; qu'enfin celui de nos philoſophes qui a dit le plus de vérités, n'a paſſé long-temps que pour un homme à paradoxes.

Quand on n'a connu que le collége ou le couvent, & enſuite l'opéra, le Palais-royal, les bals parés, les cercles de Paris, & les promenades de Longchamps, comment ſe figurer, par exemple, tout ce qu'eut de délicieux cette charmante journée champêtre, ſi innocemment paſſée entre un jeune-homme ſenſible & deux jeunes & jolies filles, dans une liberté entière, & dans cette

belle saison où tout invite au plaisir ? Qu'est-ce que cette journée pour un cœur gâté par de fausses jouissances ? Deux filles rencontrées à cheval, au bord d'un ruisseau ; de l'eau jusqu'à mi-jambe, pour les faire passer, elles & leurs chevaux ; le jeune Galant monté en croupe derrière l'une des voyageuses, la serrant avec force, mais n'osant dans toute la route mettre la main sur son cœur, quoiqu'elle répétât souvent que la crainte de tomber le faisoit battre ; un déjeûner, un dîner assez friand, mais sur des bancs de bois, & une escabelle à trois pieds ; des cerises cueillies sur l'arbre, jettées dans le tablier, & quelquefois dans le sein ; enfin, pour toute prouesse, encore une main tendrement baisée. Qu'est-ce, encore une fois que cette belle partie de plaisir ?

Ce que c'est !... demandez-le à Jean-Jacques. » L'innocence des mœurs, vous répondra-t-il, » a sa volupté qui vaut bien l'autre, parce » qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit » continuellement : pour moi, je sais que la » mémoire d'un si beau jour me touche plus, me » charme plus, me revient plus au cœur, que celle » d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie ». Ce que c'est !... Ah ! Que je me sais gré de mon éducation provinciale ! Elle m'a mis dans le secret de ces douces & simples jouissances. Ces peintures naïves ne frappent point mon cœur

d'images étrangères ; elles y trouvent d'autres images, qui d'avance m'en ont fait sentir le charme, & dont elles renouvellent toute la vivacité.

Si les jours qu'elles me retracent sont passés sans retour pour moi, il n'en est pas ainsi d'autres plaisirs, où je trouve toujours le même attrait, & dont les descriptions ne me rappellent rien que je n'aime à réaliser encore. Je mets au premier rang les promenades, & même les voyages pédestres. Que Rousseau en a bien représenté toutes les délices ! Aller, venir, à droite, à gauche, ralentir ou presser le pas ; chercher ou fuir les chemins battus ; en tenter de nouveaux, ou d'impraticables ; gravir une route escarpée, s'asseoir sur la hauteur, & delà prendre possession de toute la Nature environnante ; y laisser errer sa pensée ; s'y faire un bonheur à souhait ; y placer à sa portée tous les êtres qu'on aime ; donner des larmes à ceux qui ne sont plus . . . ; reprendre lentement sa route, s'arracher par degrés, en accélérant la marche, à ces idées mélancoliques, & retrouver dans la contemplation de la Nature la sérénité que cette contemplation même avoit troublée ; voilà ce que dans vingt endroits il peint beaucoup mieux sans doute que je ne le fais ici ; mais la preuve pour moi de l'excellence de ses

descriptions

deſcriptions, c'eſt qu'elles me retracent au naturel ce que j'éprouvai mille fois, &, que dans mes ſouvenirs, je me ſurprends à confondre ſouvent ſes promenades & les miennes.

Cette caſcade écumeuſe & bruyante, qui, dans les environs de Chambéry, tomboit, avec tant de fracas, au fond rocailleux d'un précipice, je crois l'avoir vue, parce qu'il me l'a fait voir; & j'ai ſi bien ſenti l'étourdiſſement & les vertiges qu'il ſe plaiſoit à gagner, en plongeant d'en haut ſes regards dans cet effrayant abyme, que la tête me tourne encore en y penſant.

Je ne ſouhaite aſſurément, pour moi ni pour perſonne, la poſition où il étoit à l'un de ſes voyages de Lyon, manquant de tout, & réduit à coucher dans la rue: mais ce qui prouve, ou l'inévitable ſéduction du talent de peindre, ou le peu d'influence réelle de ce qu'on appelle richeſſe & pauvreté ſur le bonheur & le malheur de la vie, c'eſt cette réflexion que vous a peut-être inſpirée, comme à moi, la peinture de cette nuit *voluptueuſe* qu'il paſſe dans un chemin au bord du Rhône, étendu *ſur une pierre*, & dormant à la belle étoile. Le jeune vagabond qui dormoit ainſi, qui ſe mit en s'éveillant à chanter de ſi bon cœur une Cantate de Batiſtin, quoiqu'il ne lui reſtât

dans ſa bourſe que de quoi payer un mince déjeûner, ſans s'alarmer de ſon état, tout entier aux objets préſens, n'avoit vu dans ſa poſition qu'un ſommeil doux & tranquille, goûté ſur les bords d'un fleuve, dans une fraîche nuit d'été, ſous des arbres animés par le chant des roſſignols; & qu'un réveil plus doux encore, au milieu de tous les objets que de belles eaux, une épaiſſe verdure, un admirable payſage offrent aux yeux & au cœur dans l'inſtant le plus beau du jour... jamais avec tous leurs tréſors, les plus riches Satrapes de l'Aſie goûtèrent-ils plus de voluptés ?

Mais un bonheur indépendant de toute illuſion, & que dans la poſition la plus heureuſe on pourroit lui envier, c'eſt celui de ſon innocente & paiſible vie aux Charmettes. Quel homme peut dire comme lui, & le diroit avec cette ſimplicité perſuaſive & touchante : » Je » me levois avec le ſoleil, & j'étois heureux : » je voyois Maman, & j'étois heureux : je » parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans » les vallons, je liſois, j'étois oiſif, je tra- » vaillois au jardin, je cueillois les fruits, » j'aidois au ménage, & le bonheur me ſuivoit » par-tout : il n'étoit dans aucune choſe aſſigna- » ble ; il étoit tout en moi-même, il ne pou- » voit me quitter un ſeul inſtant » ?

Auſſi, lorſque dans ſes années orageuſes, & pendant ſes longs malheurs, il vouloit, en dépit du ſort & des hommes, goûter quelques bons momens, il ſe réfugioit en eſprit aux Charmettes, & recommençant dans ſa penſée ces doux & rapides inſtans, il échappoit aux douleurs préſentes par l'impreſſion toujours nouvelle de ſes proſpérités paſſées.

Ah ! voilà de la pervenche ! Qu'il a bien fait de conſacrer ce mot ! c'eſt un de ces mots du cœur, que l'eſprit ſeul ne fait ni dire ni retenir. L'émotion que lui donna la ſimple vue de cette plante, & qu'il exprima ſi vivement, trente ans après que ſa bonne & tendre *maman* lui eût dit auſſi : *voilà de la pervenche*, prouve ſeule combien les moindres objets, dans cette époque fortunée, s'étoient imprimés avant dans ſon ame. (3)

---

(3) L'effet de ce mot touchant prouve auſſi l'empire qu'exerce le génie, & l'eſpèce d'illuſtration qu'il peut donner aux plus ſimples productions de la Nature. La fleur de Pervenche eſt fort jolie ; mais elle étoit peu connue ; & l'on s'inquiétoit rarement de ce que c'étoit que la Pervenche. Je tiens de M. Desfontaines, profeſſeur de Botanique au Jardin du Roi, que depuis les *Confeſſions*, tout le monde, & ſur-tout les femmes, lui demande à voir cette fleur.

Et ce qu'il y avoit de plus heureux dans ces impreſſions, c'eſt que, liées autrefois l'une à l'autre par une continuité non interrompue de ſenſations & de jouiſſances, elles ſe ſuivoient toujours, & ſe renouvelloient enſemble, toutes les fois que quelque haſard ou qu'une douce rêverie en rappelloit quelques-unes à ſa mémoire. Je ne m'étonne pas qu'il aimât tant à careſſer les pigeons d'un de mes amis, qui fut le ſien, & qui n'eut jamais à ſe plaindre de lui, parce qu'il ne fut jamais avec Rouſſeau ni flagorneur, ni exigeant, ni traître. C'eſt qu'ils lui rappelloient ſans doute ſes *amis les pigeons*, qu'il avoit nourris aux Charmettes.

Malgré l'infériorité qui ſe trouve à certains égards dans les ſix derniers livres des *Confeſſions*, que de tableaux, que de deſcriptions y font ſentir la main du maître! quel autre eût donné le même intérêt aux *ſcuole* de Veniſe, à ces concerts de jeunes laidrons, qu'il avoit jugées, ſur leurs voix, belles comme des anges, & qu'il parvint à ſe figurer telles encore, en ceſſant de les voir & recommençant à les entendre? Quel autre eût décrit comme lui ſa douce retraite à l'Hermitage, & ſa vie à Montmorency, & ſa langueur, après d'horribles ſouffrances, & ſes raviſſemens pendant la compoſition de ſes ouvrages, & ſa fuite après le

décret honteux du parlement, & le repos dont il jouit, mais pour ſi peu de temps, dans la petite iſle de St. Pierre, après la lapidation de Motiers ?

N'allez pas craindre que j'oublie ce qui vous a ſans doute le plus frappée, & ce que, dans cette énumération rapide, j'ai omis préciſément, parce que je l'ai moins oublié que tout le reſte. Vous voyez que je veux parler de cette paſſion impétueuſe qu'il éprouva pour la première fois, à l'âge où la plupart des hommes ceſſent d'en être ſuſceptibles. L'amour fut en lui comme le génie, auſſi ardent que tardif. Ce n'eſt pas qu'il n'en connût depuis long-temps les douceurs & les jouiſſances, mais non les tourmens & les tranſports. Il avoit préféré, deſiré, joui ; mais il n'avoit point véritablement aimé. L'amour brûlant, impérieux, tyrannique, l'amour qui peut rendre coupable & inſenſé, l'attendoit à l'âge de la ſageſſe.

S'il put aimer ainſi à cet âge, il eſt plus ſurprenant encore que quinze ans après, c'eſt-à-dire à plus de ſoixante, il ait pu retracer de mémoire avec autant de chaleur & de vérité, toutes les agitations de ſon ame. Pour cette partie de ſes *Confeſſions*, il retrouva dans ſa force la plume qui avoit écrit l'Héloïſe. Quels effets profonds & rapides d'une viſite impré-

vue, dans un moment où ſon imagination enchantée ne rêvoit que romans & qu'amour ! quels combats du cœur, & quels ingénieux ſophiſmes dans ſes délibérations avec lui-même ! quelle enivrante & innocente ſoirée dans les boſquets d'Eaubonne ! & s'il m'eſt permis d'emprunter à la peinture une expreſſion que je ne puis trouver ailleurs, quelle fougue de pinceau dans ces palpitations, ces frémiſſemens, ces défaillances, auxquels il eſſayoit en vain de ſe ſouſtraire, pendant la route ou dans les momens d'attente ! quel déſordre & quel feu dans ces élans impétueux de la nature, ſemblables par leurs effets aux érotiques illuſions d'un ſonge ! c'eſt ainſi qu'à vingt ans l'on ſent & l'on peint l'amour. Et comment dans ſes premiers écrits n'auroit-il pas toujours été le plus éloquent apologiſte des femmes, quoique ſouvent leur cenſeur le plus ſévère ; comment, mettant à part tout ce qu'un art mal-entendu leur ôte plutôt qu'il ne leur donne, n'auroit-il pas ſi bien peint leurs graces naturelles, leurs douces ſéductions, leur foibleſſe apparente, & leur véritable empire, ſi dans les jours de ſa vieilleſſe, il put encore trouver pour elles tant de feu dans ſes ſouvenirs ?

A ne conſidérer les *Confeſſions* que comme

production littéraire, il s'en faut bien que je vous aie tout dit. Que de traits fins & délicats ! que de scènes variées & piquantes ! quel agréable mêlange d'intérêt & de plaisanterie ; & de quelles formes éloquentes, vives & pittoresques tous ces objets sont revêtus ! quelle galérie de portraits je pourrois faire passer sous vos yeux, si même sans les rechercher dans le livre, je voulois ici vous les tracer tels qu'ils me reviennent dans l'esprit !

Ce seroit le brillant & séduisant Venture ; & le musicien le Maître, si bon homme qu'on l'appelloit *petit chat* ; & ce hideux lazariste, qui fait si bien opposition avec le doux M. Gâtier, second original du vicaire savoyard ; & le bruyant & fendant Courtille, toujours courant, toujours coignant, toujours criant à pleine tête ; & l'habit rouge à boutons d'or de M. Bazile, qui fit que, toute la vie, Rousseau eut en aversion la couleur rouge ; & M. Simon, juge Mage, Nain galant & littérateur, à la double voix, tantôt grave, & tantôt fausse & criarde, au petit corps mince & court, juché sur deux longues jambes divergentes & ouvertes en compas : ce seroit encore le stupide ambassadeur Montaigu, si vain, si plat, si friand de sequins ; & le bandit de Mantoue qu'il appelloit son gentil-homme,

& tous les plaiſans acceſſoires de cette ridicule ambaſſade ; & *Carrio* & l'aimable *Altuna*, & l'honnête curé *Maltor*, ancien ami de Jean-Baptiſte Rouſſeau, plein de reſpect pour ſa mémoire outragée par la calomnie ; & le doucereux père Bertier, qui ſourioit lorſqu'on l'appelloit bonhomme, comme Panurge achetant les moutons de Dindenaud ; & les deux couſins gazettiers, ſurnommés à Montmorency *les commères*, & tant d'amis vrais ou prétendus, tant de ſimples liaiſons, tant d'ennemis dangereux, qui tous vivent & ſe meuvent dans ces mémoires, comme dans un drame....

Mais je ne finirois pas, & il faut cependant finir. Ce n'eſt qu'une lettre que j'ai dû vous écrire ; & vouloir indiquer dans une lettre tout ce qui m'eſt reſté d'un ſi long & ſi intéreſſant ouvrage, ſeroit, je le ſens bien, une véritable folie.

LETTRE III.

Il me reste, Madame, à examiner l'opinion qu'on doit avoir de l'Auteur des *Confessions* : cette recherche est certainement la plus difficile, & le jugement qui doit la suivre, le plus délicat à prononcer. Dans le bien comme dans le mal qu'on a dit de Jean-Jacques, on s'est long-temps livré aux exagérations, aux déclamations vagues de l'enthousiasme ou de la haine. Aujourd'hui les pièces du procès existent, & sont entre les mains de tout le monde. Les fautes dont Rousseau s'est accusé sont trop graves pour qu'on puisse croire qu'il ait rien dissimulé : ce n'est plus tel ou tel bruit qu'il faut écouter ; ce sont les *Confessions* & *les Lettres* qu'il faut lire.

Il semble donc qu'il ne s'agit plus que de comparer & de juger de bonne foi ; mais l'être moral qui est l'objet de cet examen étoit si complexe, il s'est présenté lui-même sous tant d'aspects divers, que s'il est facile à la haine & à l'enthousiasme, aveuglés par leurs préventions, & ne cherchant qu'à les justifier, de

choisir l'un tout le bien, l'autre tout le mal, & de prononcer, en fermant chacun les yeux sur ce qui lui est contraire, il est d'une extrême difficulté, pour un juge intègre & non prévenu, d'exprimer de tant d'actions, de sentimens & de penchans contradictoires, un jugement équitable, & un résultat définitif.

Il faut d'abord distinguer dans Rousseau deux êtres fort différens, dont l'un ne commença d'exister qu'à plus de la moitié de sa vie, mais qui depuis lors eurent toujours l'un sur l'autre une très-forte influence : il faut juger premièrement en lui l'homme, ensuite l'auteur, & l'individu composé, dans lequel ces deux qualités se confondent. Ne m'en veuillez pas, je vous prie, de toutes mes distinctions, ni des subdivisions que vous y verrez peut-être encore : c'est le seul fil que j'aie trouvé pour ne pas m'égarer dans ce labyrinthe. Ce que je crains le plus c'est de ne pouvoir tout vous dire aujourd'hui, & d'être obligé de m'étendre plus que je ne le voudrois. Je vois bien à peu près le terme où je dois arriver, mais je ne vois peut-être pas toute la longueur de la route.

Lorsque j'ai avancé, dans ma lettre précédente, que si vous me donniez un enfant

élevé comme le fut Rouſſeau, je vous dirois quels vices & quelles vertus il devroit avoir, étant parvenu à l'âge d'homme, je n'ai pas entendu par cette éducation, ſeulement les leçons des maîtres, mais celles des choſes & des évènemens, leçons bien autrement efficaces. Le diſcours le plus éloquent ne nous perſuade, ne nous détermine, ne produit en nous de bons ou de mauvais germes, que lorſque n'étant diſtraits par aucune idée, par aucune paſſion étrangère, nous lui avons donné toute notre attention, &, pour ainſi dire, ouvert toute notre ame. Or cette attention étant à peu près impoſſible aux enfans, exhortations, conſeils, préceptes, tout cela gliſſe ordinairement ſur eux; mais l'évènement, ou l'objet extérieur les frappe, les ſaiſit, les paſſionne, & donnant ſa leçon dans ce moment favorable, il la grave profondément, & le plus ſouvent pour la vie.

Qu'un enfant, libre de toujours courir, &, s'il le veut, diſpenſé de jamais lire, trouve ſous ſa main des livres qui lui plaiſent, qui l'attachent; qu'aimant tendrement ſon père, il voie qu'en liſant tout haut auprès de lui, il l'amuſe, il l'intéreſſe autant qu'il eſt amuſé & intéreſſé lui-même, un goût vif pour la

lecture, & le dégoût des amuſemens de ſon âge n'en ſeront-ils pas la ſuite naturelle ?

Et ſi ces livres, lus avec tant de plaiſir, de recueillement & de ſuite, ſont des romans, non tels qu'on les fait aujourd'hui, mais tels qu'ils étoient encore au commencement de ce ſiècle, les romans de Scudéry, de la Calprénède, & les Bergeries de Durfé, l'enfant, introduit dans ce monde ſurnaturel & idéal, avant de l'être dans le monde réel, ne prendra-t-il pas, & peut-être pour toujours, l'habitude de voir dans les hommes ce qu'ils ne ſont pas, d'être ſoi-même ce qu'ils ne ſuppoſent jamais qu'on ſoit, d'exalter tous ſes ſentimens, d'outrer toutes les vertus ?

S'il eſt enſuite précipité de ces charmantes fictions dans des réalités miſérables, ſi l'apprentiſſage d'un métier méchanique, & les brutales duretés d'un maître le déſenchantent & le flétriſſent, ſi ſa mauvaiſe étoile l'entraîne hors de ſa patrie, & qu'il aille, errant au haſard, en butte à la pauvreté, aux protections, aux refus; jetté dans un ſale hoſpice de cathécumènes, pour abjurer ce qu'il n'entend pas, en faveur de ce qu'il n'entend pas davantage; enfin leurré par un vague eſpoir de fortune, qui aboutit à porter la livrée; ſi des

Bâcles, des Ventures, des Archimandrites grecs s'emparent de lui & lui soufflent un esprit aventurier, peut-être plus avilissant que l'esprit de servitude, quelle abjection de sentimens, quelle confusion d'idées, quelles vicieuses inclinations ne seront pas la suite de toutes ces épreuves, qui viennent, pendant les précieuses années de la jeunesse, assaillir successivement une ame foible, & dont un si petit nombre d'ames qui se croient fortes seroient sorties victorieuses ?

Mais avant que ces mauvais penchans aient jetté de trop profondes racines, avant aussi que les premières impressions de ces lectures romanesques & de celle du bon Plutarque qui les avoit suivies, soient totalement effacées ; dans l'âge où les principes s'établissent, où le caractère se fixe, où l'être moral reçoit en quelque sorte la dernière empreinte des objets environnans, pour la garder toute la vie, ouvrez à ce jeune homme, que vous croyez perdu, un asile salutaire où il puisse oublier ses malheurs ; que dans une retraite champêtre, dans la société d'une femme aimable, dans le mêlange délicieux des douceurs de l'indépendance, de l'étude & de l'amitié, il nourrisse, pendant plusieurs années, sa raison

d'idées ſaines, ſon ame de ſentimens tendres, ſon eſprit de connoiſſances utiles; qu'une ſanté chancelante, une maladie grave, ſuivie d'une langueur qui ſemble devoir le conduire lentement & doucement au tombeau, le déſabuſent des faux biens de la vie, & lui ôtant même le plus ſouvent l'eſpoir du lendemain, l'habituent à jouir du préſent avec plénitude, & à vivre au jour le jour; quels effets produira ce troiſième ordre de choſes? Sans pouvoir entièrement détruire les effets des deux premiers, il les modifiera de ſorte qu'ils ne ſeront plus qu'accidentels, tandis que les ſiens, plus étroitement liés, plus intimement fondus avec les inclinations naturelles, deviendront la nature même, l'exiſtence habituelle & le vrai fond du caractère.

Ainſi né avec une ame tendre & un cœur paſſionné, mais en même temps avec un grand fond d'indolence, une ſorte de lenteur à penſer & ſur-tout à vouloir, le jeune élève des Charmettes aura pris l'habitude de réſerver pour ſes méditations ſolitaires, pour ſes aſpirations à la vertu, pour des études, ſouvent opiniâtres & preſque auſſi ſouvent infructueuſes, toute l'ardeur de ſes deſirs & les forces de ſa volonté. Son indolence & ſon

apathie se seront portées sur tout ce qui a trait à la fortune, aux distinctions sociales, & aux jouissances de la vanité. Sa timidité naturelle se sera augmentée dans la retraite, ainsi que son dégoût pour toutes les importantes niaiseries de société; ensorte que, lancé par la suite dans le monde, il n'en aura jamais le ton, l'aisance, l'insignifiante loquacité : faute d'avoir commercé avec les hommes, il ne connoîtra l'homme que par des abstractions qui le lui montreront toujours tel qu'il devroit être, tel qu'il seroit, s'il ne s'étoit pas défiguré lui-même; & qui ne le disposeront à jetter sur les grandes associations humaines que des yeux attendris par les maux, ou blessés par les vices dont elles offrent le spectacle; à s'irriter contre tous les obstacles qu'ont mis les hommes à leur propre bonheur; enfin, à paroître misantrope par amour pour l'humanité! Tous ses goûts seront simples, ses penchans conformes à la nature, ses affections douces, son ame aimante, son cœur confiant, mais trop sensible pour n'être pas facile à blesser.

Tirez-le enfin de sa retraite; jettez-le dans le tourbillon du monde : que sans plan arrêté, sans but fixe, il vienne à Paris, avec le desir indéterminé de tenter la fortune; qu'il se répande parmi les savans & les gens de lettres, pour cultiver & faire connoître ses talens, parmi les gens

riches, pour tâcher d'en tirer parti ; timide & réservé, comme on l'est en quittant une vie solitaire, que n'aura-t-il pas à souffrir de la morgue des premiers, & de l'insultant orgueil des autres ? Souvent obligé de se retirer en soi, il y rassemblera, pour ainsi dire, les élémens des trois premières époques de sa vie ; & moins affecté désormais des objets que des souvenirs, il ne contractera point les vices prétendus aimables de la Capitale, il n'en adoptera point les froides & fausses vertus ; il ne se pliera point à ces momeries convenues, qu'on nomme usage : l'indolence qu'il reçut de la nature, & dont sa vie des Charmettes a comme fécondé le germe ; l'exaltation des sentimens, fruit de sa première admiration pour des héros de roman, & pour les grands hommes de l'antiquité ; le goût des rêveries contemplatives, contracté dans ses fréquens voyages ; & malheureusement aussi quelques restes des mauvais plis imprimés à son ame pendant ses années d'infortune & d'avilissement ; voilà ce dont se composera son existence morale.

Et voilà en effet quelle fut celle de Jean-Jacques à Paris, jusqu'au moment où une effervescence imprévue vint l'enlever à l'obscurité, au repos & à lui-même. C'étoit un honnête homme, un homme d'un esprit cultivé, aimant les lettres, les arts, & sur-tout la musique ; pauvre, & ne pouvant

pouvant ſe réſoudre à faire, avec un peu de ſuite, rien de ce qu'il faut pour ceſſer de l'être; habituellement bon, humain, doux à vivre, n'annonçant encore ni l'élévation du génie, ni celle des principes; s'abaiſſant même quelquefois à des mouvemens ſans nobleſſe, & laiſſant par momens affaiſſer & détendre ſon ame; en un mot, incapable d'un grand effort, & très-capable d'une foibleſſe, mais ſans fiel, ſans malice, ſans fauſſeté, ſans envie, inacceſſible à la haine, à la malveillance, à l'intérêt, à l'ambition, à tout ce qui fait les méchans, & rend l'homme ennemi de l'homme.

Mais eſt-il bien vrai que ſon génie fut auſſi tardif qu'il parut l'être, & que j'ai ſemblé en convenir juſqu'ici, pour me conformer aux idées reçues?

N'entreprenons point de définir l'indéfiniſſable Génie; mais reconnoiſſons du moins une de ſes propriétés, tellement inhérente, que là où elle n'eſt point, là vous le chercheriez vainement: c'eſt celle de voir dans les objets non ſeulement leur forme diſtinctive & leurs rapports entr'eux, mais une ſource inépuiſable de ſentimens & de penſées, mais un ordre particulier d'êtres que l'imagination anime, qui parlent à l'ame, & à qui elle répond par des élans & des inſpirations, à jamais inconnus, je ne dis pas à la ſottiſe, à la nullité, mais même à l'eſprit

qui n'eſt qu'eſprit, quelque fin, quelqu'élevé, quelque orné qu'il puiſſe être, & qui conſtituent en un mot l'un des attributs excluſifs du Génie.

Or, je n'ai pas beſoin de vous rappeller en combien d'endroits des *Confeſſions* l'on retrouve des preuves de cette faculté, qu'on peut nommer créatrice, lors même qu'on ne la fixe à aucun ſujet déterminé, & qu'on ne lui laiſſe rien produire, puiſque donnant une ame à ce qui eſt inanimé, s'élevant au-deſſus de l'ordre exiſtant des choſes, & ſe dégageant du préſent pour s'élancer dans l'avenir, elle paroît en effet créer un autre Univers. Je vous citerai ſeulement ce paſſage du quatrième livre: « ſi pour fixer toutes ces images charmantes, » tous ces ſentimens délicieux, je m'amuſe à » les décrire en moi-même, quelle vigueur » de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, » quelle énergie d'expreſſions je leur donne! On » a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes » ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes » ans. Oh! ſi l'on eût vu ceux de ma première » jeuneſſe, ceux que j'ai faits durant mes voya- » ges, ceux que j'ai compoſés & que je n'ai » jamais écrits !..... Pourquoi, direz-vous, ne » les pas écrire? Et pourquoi les écrire, vous » répondrai-je? Pourquoi m'ôter le charme ac- » tuel de la jouiſſance, pour dire à d'autres que

» j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, » un public, & toute la terre, tandis que je » planois dans le ciel ? »

Comme l'art d'écrire ne consiste pas dans l'usage matériel de la plume, mais dans le talent d'imaginer & de peindre, vous voyez qu'avant de composer aucun livre, Jean-Jacques étoit auteur depuis long-temps, & que son génie étoit bien loin d'avoir autant tardé à éclore qu'à paroître.

Mais les divers essais qui sont restés de lui, antérieurs à son Discours sur les sciences, lettres, mémoires, poésies, tout est de la plus grande médiocrité ; rien n'annonce l'homme de génie, ou même le bon écrivain..... Rien non plus, répondrai-je, n'y annonce, le penseur, ni l'homme instruit ; & cependant ses méditations, ses lectures & ses études en divers temps, sur-tout pendant sa retraite chez Madame de Warens, lui avoient acquis déja une assez riche collection d'idées & de connoissances.

Le moment n'étoit pas encore venu, où blessé de toutes parts des misères de l'homme, fruit des institutions sociales, où personnellement aigri par la tyrannie & l'injustice des hommes puissans, & convaincu, par la fréquentation des savans, de la vanité des sciences pour le bonheur & pour la vertu, il devoit ras-

ſembler toutes les contemplations, toutes les penſées, tous les faits, épars dans ſon imagination & dans ſa mémoire ; en tirer un réſultat ſimple, un ſyſtême unique ; vaincre enfin ſa pareſſe naturelle, & ne ſe bornant plus à écrire pour ſoi dans ſon cerveau, apprendre l'art difficile d'écrire pour les autres ; changer en talent ſon inſtinct, & par un choix adroit de modèles & d'objets d'imitation, ſe faire un ſtyle & une manière inimitables.

Ce moment vint enfin : une queſtion académique le fit naître. *Le progrès des ſciences & des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs* ? D'après le développement ſucceſſif de ſes idées, & le tour habituel de ſes réflexions, quelle devoit être ſa réponſe ? Etoit-il libre dans ſon choix ? ne dut-il pas voir ſur le champ, & comme par un coup de lumière, dans la ſolution de ce problême, le premier anneau d'une chaîne de démonſtrations & de maximes, qui alloient lui expliquer, & par ſa voix expliquer à tous les hommes, la ſource de leurs maux, l'injuſtice de leurs plaintes, & par quelle route ils pouvoient encore revenir au bonheur ?

Et pourtant Diderot a oſé dire que c'étoit lui qui avoit détourné Jean-Jacques de prendre dans cette cauſe le parti de l'affirmative ; tandis que, ſou-

tenue négativement, elle tient à toute sa vie précédente, & n'est, pour ainsi dire, qu'une tête, dont tous ses ouvrages suivans forment les membres & le corps (1) : & d'honnêtes gens, qui ont quelques prétentions au titre de gens raisonnables, croient & redisent encore cette évidente fausseté ! Qu'ils tâchent donc enfin de connoître l'homme éloquent & sublime, qui dut à sa propre conviction sa sublimité, son éloquence : qu'ils cessent de supposer ou de croire qu'avec le seul talent d'écrire, il eût allumé dans les cœurs, un feu dont le sien n'eût pas été le foyer & le centre ; & qu'on possède ainsi tous les secrets de la persuasion, sans être persuadé soi-même : s'ils n'ont pas honte d'être injustes, qu'ils rougissent au moins d'être absurdes.

En soutenant, dans cette occasion éclatante, l'opinion contraire aux idées communes, il suivit tellement le fil accoutumé des siennes, qu'elles se réveillèrent & l'assaillirent toutes à

---

(1) « Lorsque le programe de l'Académie de Dijon » parut, il vint me consulter sur le parti qu'il pren» droit. Le parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est » celui que personne ne prendra. Vous avez raison » me répliqua-t-il, &c ».

Essai sur les règnes de Claude & de Néron.

la fois, & que ſubjugué déſormais par leur puiſſance réunie, il ne lui fut plus libre d'être que ce qu'elles voulurent qu'il fût. La place de caiſſier d'un Receveur général lui étoit alors offerte. Mais comment accorder la ſévérité de ſes principes avec un état de cette eſpèce ? Comment prêcher, comme il avoit réſolu de le faire toujours, le déſintéreſſement & la pauvreté, parmi les calculs de l'intérêt & les ſpéculations financières ? Comment enchaîner à une caiſſe l'auteur de la proſopopée de Fabricius ? Voilà la caiſſe refuſée, Jean-Jacques libre & pauvre, montant ſes ſentimens ſur le ton de ſes idées, réformant ſes habits & ſa conduite ſur le modèle de ſes opinions, vendant ſa montre, & s'écriant dans un tranſport de joie : *grace au Ciel ! je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt* ; enfin choiſiſſant, pour vivre, le métier de copiſte de muſique, afin de ne pas changer en métier le noble talent d'écrire.

Dans l'effervescence héroïque qui s'empara de ſon ame, & qui ſe ſoutint au même degré pendant quatre ou cinq années, il ne voit plus rien de beau que de ſuivre les grands exemples qu'il avoit admirés dès ſon enfance. De-là ſa haine ouverte & déclarée contre les charlatans & les hypocrites de morale ; ſon averſion

pour toute eſpèce de joug, ſur-tout pour celui des bienfaits; & la loi qu'il s'impoſa de fuir non ſeulement tout véritable ſervice, mais même tous ces légers préſens, que la plupart des gens du monde mettent ou tant de faſte, ou tant de mal-adreſſe à faire, & dont ils exigent tant de reconnoiſſance : de-là enfin cette roideur apparente de caractère, cette cauſticité cynique, qui remplaça tout-à-coup ſa timidité naturelle; & cette diſpoſition au ſarcaſme, excitée ſans ceſſe par tout ce que la ſociété, dans ces temps de frivolité, de corruption & d'eſclavage, offroit de vil ou de ridicule à qui la regardoit de cette hauteur.

Parmi tant de gens de lettres, habitués à garder pour leurs ouvrages la rigidité de leur philoſophie, à l'humaniſer dans le commerce du monde, à demander, en quelque ſorte, par leur conduite analogue aux mœurs du temps, grace pour ce qu'on nommoit les ſophiſmes & les paradoxes de leurs livres, ne dut-il pas paroître affecter de la biſarrerie, & vouloir jouer un rôle, préciſément parce que dans ſa vie, comme dans ſes écrits, il ne jouoit rien, ne déguiſoit rien, ne ſe plioit à rien, & ne pouvoit ſtyler & façonner ſon ame ni à feindre des ſentimens qu'elle n'avoit pas, ni à farder ceux dont elle étoit remplie?

Le prix qu'obtint ce Discours fixa sur l'Auteur l'attention publique. Son éloquence fut admirée; mais son opinion passa pour un simple jeu d'esprit. On commença dès-lors à le critiquer sans le comprendre. On écrivit contre lui des brochures, où le plus souvent on répondoit à toute autre chose qu'à ce qu'il avoit dit. Il répliqua vigoureusement à M. Gautier de Nancy, qui n'en valoit guère la peine; à M. Borde qui, dix ans auparavant, s'étoit montré son ami, & qui lui pardonna si peu d'avoir raison, que dix ans après, & dans le temps de ses malheurs, il devint un de ses plus violens ennemis; enfin au bon Roi Stanislas qui, s'étant un peu aidé du père *Menou*, procuroit à Rousseau le plaisir assez rare de réfuter en même temps un Roi & un Jésuite.

Mais il répondit bien mieux à toutes ces critiques par son Discours *sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, ouvrage dont la même Académie eut bien le courage de proposer le sujet, mais qu'elle n'eut pas celui de couronner. Son vol étant plus élevé, moins de lecteurs pouvoient le suivre. Il avoit peint l'homme quittant les bois pour se réunir en sociétés, & bâtir des villes; on l'accusa d'avoir dit qu'il falloit quitter les villes, rompre les sociétés, & retourner dans les bois. Voltaire lui ayant

écrit, qu'en le lisant il prenoit envie de marcher à quatre pattes, Rousseau passa pour avoir voulu engager l'homme à marcher ainsi; sans doute parce qu'il avoit démontré physiquement que, même dans l'état le plus sauvage, l'homme étoit nécessairement bipède.

Vous voyez dans la manière dont il composa cet ouvrage, la preuve de ce qu'il a dit des rêveries de sa jeunesse, auxquelles il ne manqua rien que d'avoir un but fixe, d'être l'objet d'un travail & non d'une simple jouissance, & enfin d'être écrites, pour former des ouvrages plus éloquens peut-être que tout ce qui est sorti de sa plume.

Pour méditer ce grand sujet, il ne consulte ni les hommes ni les livres; il ne s'enferme point dans l'obscure enceinte d'un cabinet : il va plaider la cause de la Nature; c'est à la Nature à l'inspirer; c'est entre ses bras qu'il se jette; c'est aux forêts, première habitation des hommes, qu'il va demander comment ils en sortirent. Retiré pendant une semaine à Saint-Germain, il s'enfonce dans cette antique & superbe forêt : habitué désormais à resserrer, à contenir, à maîtriser ses pensées, il joint l'ordre de la méditation à la chaleur de l'enthousiasme: dans ces routes écartées, parmi ces chênes vénérables, qui semblent contemporains de la

naiſſance du monde, il cherche, il trouve l'image des premiers temps, dont il trace fièrement l'hiſtoire. « Mon ame, dit-il, exaltée par » ces contemplations ſublimes, s'élevoit auprès » de la Divinité, & voyant de-là mes ſembla- » bles ſuivre dans l'aveugle route de leurs pré- » jugés, celle de leurs erreurs, de leurs mal- » heurs, de leurs crimes, je leur criois d'une » voix foible qu'ils ne pouvoient entendre : » inſenſés, qui vous plaignez ſans ceſſe de la » Nature, apprenez que tous vos maux vous » viennent de vous ».

Dans un Eloge de Rouſſeau, on pourroit, on devroit même examiner à loiſir tous ſes ouvrages, analyſer l'eſprit, le but, le plan de chacun d'eux, & le rapport de l'un à l'autre, & cette unité admirable, qui fait du tout enſemble la démonſtration d'une ſeule vérité, le développement d'une ſeule penſée. Dans ces Lettres, écrites pour vous ſeule, je n'ai point une ambition ſi relevée. Il faudroit un ouvrage entier pour remplir cette tâche : elle fourniroit à celui-ci un trop long Epiſode ; & je ne dois pas oublier que c'eſt ſeulement ſur les *Confeſſions* que j'ai promis de vous écrire. Mais je trouve dans cette production, ſur la naiſſance des premières,

mille détails intéreſſans que je regrette de ne pouvoir vous rappeller dans cette eſquiſſe trop rapide. Ce ſont les principaux faits de la vie de Rouſſeau, conſidéré comme Auteur : ce ſont des commentaires précieux qui jettent un nouveau jour ſur de ſi beaux textes ; & qui donnent à leur tour aux ſix derniers livres des *Confeſſions* un grand avantage ſur les ſix premiers.

A meſure que de nouvelles générations ſuccéderont à la génération préſente, & s'éloigneront du temps où Jean-Jacques a vécu, ce qui regarde ſa perſonne & ſes qualités bonnes ou mauvaiſes pourra perdre de ſon intérêt ; mais il n'en ſera pas ainſi de ce qui regarde ſon génie, des circonſtances au milieu deſquelles nâquirent ſes principaux ouvrages, & qui ont, pour ainſi dire, environné leur berceau.

Dans tous les ſiècles, (car les ſiècles les plus reculés liront, méditeront, admireront Rouſſeau, lors même qu'ils auront oublié juſqu'au nom de ſes détracteurs), on dira : c'eſt dans une charmante ſolitude, c'eſt dans le ſéjour délicieux de l'Hermitage & de Montmorency, que ce grand peintre de la Nature, preſque toujours ſeul avec ſon modèle, en traça le portrait, en retrouva les titres perdus & les loix effacées : c'eſt-là que nourriſſant de douces chimères, une ame dévorée du beſoin d'aimer, raſſemblant autour de lui

dans ſes promenades extatiques, au retour du printemps, au premier chant du roſſignol, & ſous la verdure renaiſſante, des êtres angéliques, tels qu'il n'en avoit point trouvés ſur la terre ; perſonnifiant les deux idoles de ſon cœur, l'amour & l'amitié, dans une Julie, une Claire, un Saint-Preux ; & ſe tranſportant avec eux auprès de ce beau lac Léman, dont le ſouvenir le pourſuivoit ſans ceſſe, il devint le confident de leurs amours ; qu'il écrivit, preſque ſous leur dictée, quelques lettres éparſes de *l'Héloïſe*, ſans ordre, ſans liaiſon, ſans autre but que de ſoulager la plénitude de ſon cœur ; qu'enfin obligé de céder à une impreſſion dont le deuil de la Nature, les rigueurs de l'arrière-ſaiſon, & l'hiver même ne purent affoiblir le charme, il ſoumit à un plan régulier ſes vagues & délicieuſes rêveries, & réſolut, non ſans quelque honte, ſon auſtère philoſophie à la compoſition d'un Roman.

Mais en lui le romancier ne pouvoit ceſſer d'être philoſophe. Il voulut qu'une jeune fille, vaincue par ſa foibleſſe, après avoir intéreſſé par cette foibleſſe même, ſe relevant, pour ainſi dire, femme ſupérieure aux paſſions, & inacceſſible aux plus douces tentations de l'amour, rouvrît le ſentier de la vertu à celles qui, s'en étant écartées une fois, croiroient n'y pou-

voir plus rentrer. Il voulut ranimer chez un peuple & dans un siècle corrompus, le respect pour un lien sacré, devenu le jouet du vice, & pour les mœurs domestiques, dont il est la base, comme elles sont celle de toutes les vertus sociales. Dans un temps où l'intolérance du fanatisme avoit rendu l'incrédulité même intolérante, il voulut ramener à des sentimens plus doux les deux partis acharnés l'un contre l'autre, par la piété sensible & raisonnable de Julie, & par l'athéïsme indulgent & humain de Wolmar. Enfin par la peinture admirable de la vie & des plaisirs champêtres, il continua de remplir sa mission philosophique, en montrant toujours dans la Nature le remède à tous les maux que la société fait aux hommes.

C'est à Montmorency, qu'alarmé pour Genève, qui étoit encore sa patrie, du projet d'un établissement qu'il croyoit fait pour la corrompre, le cœur encore rempli d'une passion malheureuse, accablé de maux qui lui faisoient croire sa fin prochaine, au milieu d'un rude hiver, dans un donjon isolé, *sans abri contre le vent & la neige, sans autre feu que celui de son cœur*, il écrivit à d'Alembert cette lettre éloquente, où les maximes d'une vertu sévère sont adoucies par une teinte mélancolique, fruit de la situation de son ame; où

plus ſerré que jamais dans ſes raiſonnemens, il parle cependant au cœur autant qu'à la raiſon; où le danger des ſpectacles, dans une petite république, eſt démontré juſqu'à l'évidence, par des argumens, qui ne furent des paradoxes que pour ceux qui, ſans s'appercevoir de cette erreur, les appliquoient toujours aux ſpectacles de Paris; où pour la première fois, car l'Héloïſe ne paroiſſoit pas encore, on vit dans l'inflexible ennemi des vices & des travers des hommes, le ſenſible appréciateur des femmes, le cenſeur quelquefois amer de tout ce qui détruiſant les vertus propres à leur ſexe, en détruit auſſi tout le charme, & en affoiblit l'empire; mais l'adorateur délicat, qui ne les dépouilloit d'un pouvoir factice, accordé par la ſociété corrompue, que pour leur rendre tout celui qu'elles ont dans la ſociété bien ordonnée, & qu'elles ne peuvent abdiquer que volontairement, puiſqu'elles le tiennent de la Nature.

C'eſt de Montmorency que ſortit, pour éclairer à jamais l'homme ſur ſes droits, & pour ſervir un jour de phare à de hardis Légiſlateurs, ce *Contrat ſocial* qui, ſous un régime arbitraire, parut peu dangereux, parce qu'incapable de l'entendre, on le regarda comme un rêve politique; rêve aujourd'hui réaliſé par l'abolition de

ce régime abſurde. Là renonçant à émouvoir ; il ne voulut que démontrer & convaincre : il fut auſtère, grave & concis comme la Loi. Il écarta toute localité, tout préjugé, tout ſyſtême ; & remontant à l'eſſence primitive de la ſociété humaine, il arracha les nations, non-ſeulement des mains de leurs tyrans, mais de celles des faux publiciſtes vendus à la tyrannie.

L'inaliénable ſouveraineté du peuple ; le droit de réprimer par la force le prétendu droit du plus fort ; les gouvernés rétablis dans leurs prérogatives, uſurpées par les gouvernemens ; l'égalité des droits, fondement de toute aſſociation légitime ; voilà ce qu'il oſa ſoutenir en France, où le peuple, loin d'être regardé comme ſouverain, étoit ravalé au-deſſous de la condition des eſclaves ; où la force d'opinion avoit écraſé la force réelle ; où le gouvernement déprédateur, ſcandaleux, deſpotique, ſe jouoit également des biens, des mœurs, des loix & des libertés ; où les rangs étoient pris pour des droits ; où ils s'opprimoient graduellement entr'eux, & peſoient tous enſemble ſur le peuple : voilà, dans un tel état de choſes, ſur quelles baſes il oſa établir les titres impreſcriptibles de tous les peuples à la liberté : voilà ce qui, tôt ou tard, avec plus ou

moins de modifications locales, finira par rendre libres tous les peuples de l'univers! (2)

Enfin c'eſt à Montmorency que fut tracé ce code d'Education, ſanctionné par la Nature; code immortel qui, dès ſa naiſſance, eut force de loi, en dépit de l'ariſtocratie des colléges; qui, tandis

---

(2) Je ſais les objections que l'on tire de ſon opinion ſur les repréſentans du peuple, & ſur l'incompatibilité de la liberté avec les grands états; mais différer avec lui ſur ces deux points & ſur quelques autres, c'eſt ſeulement prouver qu'en le ſuivant dans tout le reſte, on a autant cédé à l'autorité de la raiſon qu'à la ſienne. Certains critiques ont beau dire que ſi Rouſſeau revenoit au monde, *il ſeroit étourdi des hommages qu'on lui rend:* (partie politique du Mercure de France, année 1790, n°. 27.) S'il revenoit au monde, il conviendroit ſans doute qu'en faiſant beaucoup pour la liberté, il a encore laiſſé beaucoup à faire; il reconnoîtroit que la liberté, non pas abſolue, il eſt vrai, mais relative & ſuffiſante, peut s'allier avec de grands états, comme après avoir entendu Orphée, il avoua, contre ce qu'il avoit prétendu juſqu'alors, que la muſique n'étoit pas incompatible avec la langue françoiſe. Il ne *ſeroit étourdi* que d'entendre un étranger, un Genevois décrier, en France, la Conſtitution françoiſe, avant qu'elle ſoit achevée, & ſe permettre indécemment contre elle & ſes auteurs des outrages hebdomadaires.

qu'on

qu'on le disoit impraticable, étoit mis en pratique de toutes parts ; délivroit l'enfance des liens barbares qui la garottoient, & de l'instruction pédantesque qui l'abrutissoit ; rappelloit à leurs devoirs & à leurs plus doux plaisirs les mères, égarées par la dissipation du monde ; & même exerçoit sur elles un tel empire, qu'en France, où la mode étoit tout, il faisoit une mode de l'amour maternel.

Lorsqu'il parut, à quoi peuvent servir, disoit-on, ces systêmes spéculatifs ? & n'en prévoyant pas alors toutes les conséquences, on pouvoit être embarrassé que répondre. Mais en voyant presque universellement répandus aujourd'hui, parmi les gens bien élevés, l'amour de l'égalité, de la liberté, le respect pour le peuple & pour les professions utiles, le dégoût pour le faux savoir de l'école, pour le faux brillant du bel esprit, pour le faux éclat des grandeurs ; le don du raisonnement, naturel à l'homme lorsqu'il n'obstrue pas sa raison, & sur-tout l'esprit de tolérance, qui a enfin détruit celui de persécution, même dans les ames religieuses ; témoin de ces heureux effets, de cette grande révolution morale qui a préparé notre révolution politique, si l'on demande quelle en est la cause, on peut avec assurance répondre : c'est Emile.

Votre sexe, Madame, lui doit peut-être en-

core plus que le nôtre. Comment celui qui après avoir créé Julie, lui donna pour sœur une Sophie, n'auroit-il pas pour lui toutes les femmes? Sophie est la femme de la Nature, perfectionnée par une sage institution domestique : c'est le modèle qu'il faut suivre, lors même qu'on n'espère pas de l'atteindre ; c'est la réponse irréplicable à tout philosophe qui voudroit que les femmes fussent hommes, & qui ne voit pas dans les différences sexuelles la source de toutes les différences sociales entre les sexes.

Si l'ouvrage entier est un chef-d'œuvre, on peut dire qu'il y a dans le cinquième livre un charme de style, une abondance de sentimens & d'images, peut-être supérieurs à tout le reste. Je sais que le sujet, ami du cœur & de l'imagination, suffisoit pour inspirer un écrivain aussi sensible ; que si Pygmalion devint amoureux de sa Galathée, Rousseau ne pouvoit former Sophie, la voir s'élever, s'embellir chaque jour entre ses mains, sans en être épris, & sans communiquer à son style l'empreinte des émotions de son ame; mais il est encore une autre source du coloris répandu sur cette intéressante partie du tableau. Vous connoissez dans le parc du Château de Montmorency, ce joli bâtiment qu'on nomme le petit Château, construit dans l'origine par le

célèbre le Brun, & qui, entouré de boſquets & de pièces d'eau, paroît une iſle enchantée, ou reſſemble à *l'Iſola bella*, la plus jolie des trois iſles Borromée dans le Lac majeur (3). C'eſt-là que pendant tout un été, M. & Madame de Luxembourg donnèrent un appartement à Rouſſeau : » c'eſt, dit-il, dans cette profonde & dé-

(3) Telle eſt en raccourci l'idée que Rouſſeau nous donne de ce lieu charmant ; tel en effet il dut être alors. Je l'ai revu l'été dernier. Le bâtiment, qui eſt du meilleur goût, n'eſt point dégradé, quoiqu'inhabité depuis long-temps : mais les eaux ſont ou taries ou ſtagnantes ; les baſſins & les grottes en ruines, ſouillés de ronces & de brouſſailles, ainſi que les allées & les gazons. Les arbres vieillis, & courbés à leur ſommet, y portent preſque tous cette couronne que leur donne le Temps pour ſigne de deſtruction. Mais au travers de ce délabrement général, il eſt aiſé de voir ce que ce lieu devoit être, il y a trente ans. Ce déſordre ajoute même encore aux impreſſions profondes, mélancoliques, & preſque religieuſes, dont on s'y ſent pénétré. Graces ſoient rendues aux deux femmes aimables & ſenſibles avec qui je fis ce pélerinage ; qui ne s'extaſièrent point, qui ne firent point de belles phraſes, & me permirent de n'en point faire ; mais dont je vis les yeux humides comme les miens, lorſque je revins à elles après une longue rêverie, pendant laquelle je m'apperçus alors qu'elles avoient, chacune à part & en ſilence, rêvé toutes deux comme moi !

» licieuſe ſolitude, qu'au milieu des bois & des » eaux, aux concerts des oiſeaux de toute eſpèce, au » parfum de la fleur d'orange, je compoſai, dans » une continuelle extaſe, le cinquième livre » d'Emile, dont je dus en grande partie le co- » loris aſſez frais à la vive impreſſion du local » où je l'écrivois. »

Et c'eſt en ſortant de cette extaſe du génie, enflammé par le ſpectacle de la Nature, & par l'amour de l'humanité, que l'auteur d'Emile, perſécuté, proſcrit, fugitif..... Voilà ſans doute une de ces circonſtances imprévues où l'homme, n'ayant le temps ni de ſe préparer ni de feindre, ſe laiſſe voir tel qu'il eſt; une de ces épreuves, où la Philoſophie & la Sageſſe mêmes ſeroient excuſables de ſuccomber. Nous verrons dans ma lettre ſuivante comment Jean-Jacques en eſt ſorti, & les conſéquences qu'on peut tirer de l'état de ſon ame dans cette occaſion difficile. Nous y verrons encore beaucoup d'autres choſes ſi vous ne vous laſſez pas de me ſuivre dans ces détails, plus que moi de vous les écrire. Que voulez-vous, Madame? ce ſujet fécond s'eſt étendu malgré moi ſous ma plume; & je la quitterai ſans doute avec le chagrin d'avoir à dire beaucoup plus que je n'aurai dit.

LETTRE IV. (1)

Tout ce qui regarde, Madame, la publication d'Emile, & la cataſtrophe qui la ſuivit eſt un des endroits les plus curieux des *Confeſſions*. On y voit quelles peines Jean-Jacques s'étoit données, quels efforts de mémoire & de combinaiſon il avoit faits, pour s'expliquer à lui-même par quelle biſarrerie cruelle ce qu'il regardoit avec raiſon comme le plus beau préſent qu'il eût fait aux hommes, lui avoit mérité de leur part une telle récompenſe.

C'eſt-là que commence à s'ourdir autour de lui cette trame inviſible dont il ſe crut toujours enlacé dans la ſuite, & dont il s'exagéra plutôt la force que l'exiſtence. C'eſt Madame de Luxembourg qui l'engage à publier ſon livre en France, lorſqu'il croyoit même imprudent d'y demander une permiſſion tacite. C'eſt le Magiſtrat reſpectable qui régiſſoit alors la librairie,

(1) J'ai rejetté à la fin de cette lettre pluſieurs notes qui, par leur étendue, auroient embarraſſé l'Imprimeur, & déplu même au lecteur en ſurchargeant le texte. Elles y ſeront indiquées par les chiffres romains, I, II, III, &c.

c'eſt M. de Malesherbes qui lui écrit de ſa main que la Profeſſion de foi du Vicaire auroit non-ſeulement l'approbation générale, *mais celle de la Cour, dans la circonſtance.* C'eſt encore Madame de Luxembourg qui ſe charge du manuſcrit, du traité avec le libraire Ducheſne, & qui remet à Rouſſeau ce traité, copié double par le ſecrétaire du Magiſtrat. Il avoit expreſſément ſpécifié que l'édition ſe feroit en Hollande; il s'apperçoit bientôt, & lorſqu'il n'eſt plus maître de ſon manuſcrit, qu'on en fait une autre à Paris en même temps, mais avec l'approbation & ſous les yeux du Chef de la Librairie. Six mois ſe paſſent en eſſais de papier, de format, de caractères, en envois & renvois de feuilles; tout chemine lentement, mais, ce ſemble, avec ſécurité. Duclos lui ſeul, l'honnête & véridique Duclos, lorſqu'il entend pour la première fois lire la Profeſſion du Vicaire, ne peut s'empêcher de dire à Jean-Jacques : » quoi, Citoyen! cela » fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris!... » faites moi le plaiſir de ne dire à perſonne que » vous m'ayez lu ce morceau ».

Cependant l'impreſſion d'Emile eſt tout-à-fait ſuſpendue. Rouſſeau s'inquiète. Il apprend qu'un Jéſuite a parlé de ſon livre, en a cité des paſſages. Guérin, l'agent de ſon libraire de Hollande, eſt ami des Jéſuites : l'abbé de Grave, chargé par M. de Malesherbes d'inſpecter cette

édition, eſt encore ami des Jéſuites : voilà ſon imagination qui s'échauffe & qui, ne voyant que Jéſuites, bâtit là-deſſus un roman d'inquiètudes. M. de Malesherbes & Madame de Luxembourg parviennent à lui remettre la tête, à ranimer ſa confiance ; & l'impreſſion reprend ſon cours. On exige des cartons pour les deux premiers volumes ; &, choſe étrange! les deux derniers n'éprouvent aucun obſtacle. Emile paroît enfin : il réuſſit, mais ſans éclat : aucun des amis de l'Auteur n'oſe le louer hautement. L'un lui écrit ſans ſigner ſa lettre, quoiqu'il fût dans l'uſage de ſigner toujours : l'autre le prie ſans façon de lui renvoyer ſon billet. Un conſeiller, après avoir lu l'ouvrage, dit qu'il en ſera parlé dans peu, plus qu'il ne ſeroit à deſirer pour l'auteur. Rouſſeau ſe croyant aſſuré du crédit de Madame de Luxembourg & de la faveur du miniſtère, ſe tient tranquille, & ne craint rien.

On ne le laiſſe pas long-temps dans cet état. La rumeur, la fermentation augmentent. M. de Luxembourg lui fait entendre qu'il a eu tort de déſigner M. de Choiſeul, quoique ce fût en bien, dans le *Contrat ſocial*, qui venoit auſſi de paroître. Madame de Boufflers veut qu'il parte, & lui propoſe déja l'Angleterre & M. Hume. On lui parle du Parlement, d'un Décret, de la Baſtille : il tient bon encore. Mais

un billet du prince de Conti lui eſt envoyé, la nuit, par Madame de Luxembourg : il faut partir : à ſept heures du matin le décret de priſe de corps ſera prononcé contre lui ; on l'enverra ſaiſir ſur le champ ; mais le Prince a obtenu qu'on ne le pourſuive pas s'il s'éloigne.... Reliſez bien tous les détails de cette ſcène nocturne : d'après la manière dont on s'y prit, d'après quelques circonſtances des adieux & du départ, il vous paroîtra comme à moi que Rouſſeau ne s'eſt point trompé ſur cette affaire : il vous paroîtra vraiſemblable qu'on ne voulut que l'effrayer, & le forcer à s'enfuir, & qu'il eût fort décontenancé toute la cabale parlementaire, fanatique & miniſtérielle s'il eût fait tête à l'orage. Mais en reſtant, il falloit ou mentir, ce qu'il fit quelquefois par ſurpriſe, par foibleſſe, jamais de deſſein prémédité ; ou compromettre des perſonnes que, malgré leur abandon, & peut-être pis, il continuoit de reſpecter. (2)

(2) Voyez dans le dixième & le onzième livre des *Confeſſions*, toute l'hiſtoire de la publication d'Emile, & le commencement d'une lettre à M. de Malesherbes, dans le dernier recueil publié par M. du Peyrou.

Il partit seul, pauvre, souffrant, traité comme un criminel pour avoir élevé sa voix éloquente en faveur de l'humanité, de la raison, de la vertu. De quels amers ressentimens auroit pu s'occuper à sa place, je ne dis pas un méchant, un scélérat, comme ses ennemis ont osé le nommer, mais le plus doux & le moins haineux peut-être de ceux qui le nommèrent ainsi ? Quant à lui, ce n'est point-là du tout ce dont il s'occupe. La veille au soir, avant de s'endormir, il avoit, selon sa coutume, lu quelques morceaux de la Bible. Il avoit relu tout entier le chapitre des Juges qui contient l'horrible aventure du Lévite d'Ephraïm. Le souvenir de cette lecture & celui des Idylles de *Gesner*, qui paroissoient depuis peu de temps, se mêlent & se confondent dans son esprit, si bien qu'insensiblement il se met à composer, dans sa voiture, un poëme en prose sur cette épouvantable histoire. Il en fait trois chants en trois jours ; & la douceur pénétrante du style, les peintures naïves, l'antique simplicité qui règnent dans cet opuscule, & qui contrastent également avec l'horreur du sujet & avec la cruauté de sa position, prouvent mieux que tout ce qu'on pourroit dire combien il étoit incapable de ressentiment & de haine.

Ce trait prouve encore une vérité bien consolan-

te ; c'eſt qu'il eſt moins facile aux gens haineux, aux méchans & aux perſécuteurs qu'ils ne ſemblent le croire, de rendre malheureux un innocent, un honnête homme, & ſur-tout un homme de génie. Le triomphe des ennemis de Jean-Jacques n'étoit pas ici ſans trouble. La célébrité de leur victime, & la connoiſſance de ſes forces, qui, ſi elles ſe tournoient une fois contre eux, pouvoient les écraſer ſans retour, devoient altérer leur joie. Ils étoient loin de penſer que, tranquille dans ſa fuite, & tout entier à d'intéreſſantes fictions, loin de ſe tourmenter d'eux, il n'y ſongeoit même pas, & qu'avant d'être arrivé au lieu de ſon exil, il en avoit totalement oublié les auteurs. Ainſi en le perſécutant, en le réduiſant, en apparence, à l'état le plus déplorable, ils lui préparoient des jouiſſances & d'attendriſſans ſouvenirs : ils lui fourniſſoient l'occaſion de dire un jour (3) : » le » Lévite d'Ephraïm, s'il n'eſt pas le meilleur de » mes ouvrages, en ſera toujours le plus chéri. » Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai, » ſans ſentir en dedans l'applaudiſſement d'un » cœur ſans fiel, qui loin de s'aigrir par ſes » malheurs, s'en conſole avec lui-même, &

(3) *Confeſſions*, Livre XI.

» trouve en soi de quoi s'en dédommager. »

Combien il dut sentir encore cet applaudissement intérieur, la plus douce récompense de la vertu, lorsque trois ans après, harrassé par les prêtres, & lapidé par la populace, il eut quitté Motiers-Travers pour la petite isle St. Pierre ! Là, tandis qu'en France, en Hollande, à Berne, à Genève, à Neufchâtel, on brûloit ses livres, on calomnioit sa personne ; que les pamphlets, & les journaux s'acharnoient à le déchirer ; que l'Europe retentissoit d'un concert d'anathèmes & d'injures vomis contre lui, livré à des goûts nonchalans & paisibles, il oublioit ses ennemis, & le mal qu'ils lui avoient fait, & celui qu'ils pouvoient lui faire encore ; il s'épargnoit du moins le plus cruel de tous, celui de haïr. Des herborisations solitaires, de charmantes promenades, ou le plaisir d'errer en bateau sur un beau lac, sans but, sans guide, & d'y rêver couché, les bras croisés sur sa poitrine, en regardant le ciel ; ou celui de fonder avec pompe une colonie de lapins ; ou des détails de soins rustiques & des occupations champêtres rempliſsoient délicieusement ses journées.

En lisant sa correspondance, voyez-le dans tous ses déplacemens, même après son départ d'Angleterre, à Trie, à Bourgoin, à Monquin ; toujours chassé par quelque persécution

nouvelle, toujours s'exagérant, dans le moment, la rage & les intelligences de ſes perſécuteurs, toujours cependant il les oublie, & ne ſe livre plus qu'à l'indolence de ſon caractère, à la ſimplicité de ſes goûts, dès que parvenu dans un nouvel aſyle, il croit pouvoir y reſpirer en paix.

Pendant l'hiver, au château de Trie, ne pouvant plus trouver dans la Botanique les douces diſtractions dont ſon ame a beſoin, que voudroit-il pour y ſuppléer? « Des ſpectacles où il pût être ſeul dans un coin, & pleurer à ſon aiſe; de la muſique qui pût ranimer un peu ſon cœur affaiſſé, voilà ce qu'il lui faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & le ramener uniquement à ſes plantes qui l'ont quitté pour trop long-temps (4) ».

Que fait-il à Bourgoin, à Monquin, même après la ſcène indécente de ce Thévenin apoſté pour le traduire en juſtice, & lui ſoutenir qu'il lui avoit donné l'aumône (5)? Il oublie encore;

---

(4) Lettre à M. le Marquis de Mirabeau. Janvier 1768.

(5) Voyez ſur cette ſcène biſarre, & dont on peut tirer plus d'une conſéquence, quelques lettres de la même année, ſur tout dans le nouveau recueil publié par M. du Peyrou.

il herboriſe, il augmente ſon herbier, il joue aux échecs ; & quand ils lui ont donné la migraine, quand il s'y joint quelques accès de fièvre, & que ſes plantes même ne l'amuſent plus, il ne ſait alors pour ſe diſtraire que chanter des ſtrophes du Taſſe. « Il eſt étonnant, dit-il (6), » quel charme je trouve dans ce chant avec » ma pauvre voix caſſée & déja tremblante. » Je me mis hier tout en larmes, ſans preſque » m'en appercevoir, en chantant l'hiſtoire d'O- » linde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre » petite épinette, pour ſoutenir un peu ma voix » foibliſſante, je chanterois du matin juſqu'au » ſoir ».

Dans ſon dernier ſejour à Paris, lorſqu'il n'étoit pas agité de quelques nouvelles terreurs, quoi de plus paiſible & de plus ſimple que ſes occupations & ſes amuſemens ? N'y eût-il que la conſtance de ſon goût pour la Botanique, cette ſcience des ames ſimples, & pour la Muſique, cet art favori des cœurs ſenſibles, c'en ſeroit aſſez pour juger que dans ſa vieilleſſe, après tout ce qu'on lui avoit fait ſouffrir, il étoit encore le ſimple & ſenſible Jean-

(6) Lettre à M. Lalliaud. Novembre 1768.

Jacques des Charmettes & de l'Hermitage. (*Voyez la note* I. *à la fin de cette Lettre*).

Et tant de preuves convaincantes d'une inaltérable bonté ne déſarmeroient pas encore l'aveugle & implacable malveillance? Et Jean-Jacques étoit un méchant! Et les bonnes gens, les honnêtes gens étoient ſans doute ceux qui avoient fait chaſſer de France le Philoſophe à qui la France doit en plus grande partie ſa liberté: les honnêtes gens étoient ceux qui l'avoient fait exclure de Genève ſa patrie; qui l'avoient aſſiégé dans un aſyle où toute la protection de Frédéric le Grand ne put le défendre; qui reléguèrent dans une miſérable petite Isle, celui dont les écrits brûlans rappelloient toute l'Europe aux ſentimens naturels, & aux vertus ſociales; qui l'en arrachèrent, qui le pouſsèrent en Angleterre, & l'y pourſuivirent; ceux qui dans ſa vieilleſſe, ne le laiſſant reſpirer nulle part, aliénèrent enfin ſa raiſon; & qui, après avoir précipité ce beau génie dans la démence du malheur, eurent encore la barbarie de lui en faire un reproche.

Pour cette fois, Madame, il n'y a plus moyen de m'en dédire; ce n'eſt plus hypothéquement que je vous parle de la haine & des perſécutions de ceux que l'infortuné Rouſſeau appella ſes ennemis & ſes perſécuteurs. Sans doute

vers la fin de sa vie, il généralisa trop leurs menées sourdes, leurs complots, les effets de leurs calomnies sur l'opinion publique, & ce qu'il regardoit comme la ligue d'une génération entière. Mais sans nous enfoncer ici dans la fange de cette intrigue ténébreuse, saisissons seulement les principaux traits de ce qui en paroissoit à la lumière, même avant les *Confessions* ; & voyons s'il n'y en a pas assez pour nous éclairer sur tout le reste.

Je laisse à part ce qu'il nomme la Puissance qui fut tantôt la cause, tantôt l'instrument de tous ses malheurs ; qu'on ne cessa de mettre en mouvement pour le perdre, sans laquelle il lui paroît impossible d'expliquer l'arrêt du Parlement, & tout ce qu'on fit pour l'effrayer, le décider, le contraindre à partir, & l'abandon de ceux qui, l'engageant à publier Emile en France, l'avoient jetté dans ce mauvais pas, & le décret illégalement prononcé à Genève, neuf jours après celui de Paris, & la plus grande part de ce qu'il eut à souffrir dans la suite, par-tout où il porta sa destinée errante. La *puissance* est évanouie ; ses œuvres ont disparu avec elle ; & le nom de ceux qui en furent revêtus, est livré maintenant à la haine, au mépris ou à l'oubli.

Mais, parmi les noms les plus célèbres, il s'en trouve malheureusement un qu'on vou-

droit en vain pouvoir passer sous silence, en parlant des ennemis de Jean-Jacques : ses inimitiés ont eu trop d'éclat pour qu'on en puisse effacer le souvenir. Les voix de la Renommée, partagées entre les deux plus grands hommes de ce siècle, ont trop publié leurs divisions ; & s'il est douloureux pour un ami des lettres que Voltaire & Rousseau se soient haïs, il est du devoir d'un ami de la vérité de rechercher & de dire qu'elles furent les hostilités réciproques, & sur-tout de quel côté furent les premiers torts.

J'ai fait cette recherche ; je l'ai faite avec une attention suivie, avec une scrupuleuse impartialité. J'ai vu dans Rousseau, dès sa jeunesse, une profonde admiration pour Voltaire : je l'ai vu, dès qu'il commence à écrire, empressé de lui rendre hommage l'appeller son maître, le louer avec sentiment, avec finesse : j'ai vu dans les réponses de Voltaire un ton leste & ironique qui ne promettoit rien de bon pour la suite de la correspondance. Bientôt Rousseau se sent assez fort pour contredire Voltaire sur quelques points importants de philosophie morale ; il le fait avec la politesse la plus attentive, avec un mélange d'éloges sincères & délicats : un petit billet où il n'est pas dit un

mot

mot de la queſtion, eſt toute la réponſe qu'il reçoit. Sa réputation s'accroît, & l'éloignement de Voltaire avec elle. Des rapports, dictés par un faux zèle, ou par de plus coupables motifs, commencent à irriter ces deux eſprits ardens & inflammables. Ils ſe regardent mutuellement, & ſe meſurent, pour ainſi dire, l'un du ſein de ſes richeſſes & de ſa ſuprématie littéraire, l'autre du haut de ſon indépendance & de ſa vertu. Dans une explication que Rouſſeau croit devoir à Voltaire, il ajoute franchement qu'il ne l'aime pas, & il lui en dit les raiſons ; mais il y joint des choſes flatteuſes, auxquelles la circonſtance ne donne que plus de valeur. C'eſt ſur cette ſingulière déclaration de haine que la mémoire de Voltaire le ſervit ſi mal dans la ſuite, lorſqu'il crut ſe rappeller qu'elle étoit une réponſe à l'offre d'un aſyle & à des témoignages d'amitié. (*Note*, II.)

Les malheurs de Rouſſeau commencent : les ſentimens connus de Voltaire à ſon égard, ſes liaiſons non moins connues avec les ennemis de Rouſſeau, à Paris, à Genève, en Angleterre ; ce qu'il dit, ce qu'il écrit, ce qu'on rapporte de lui au malheureux & fugitif Auteur d'Emile, lui font voir dans Voltaire un ennemi violent & irréconciliable. A cette époque, il paroît y avoir eu dans les torts mutuels quelque récipro-

cité ; mais elle n'eſt qu'apparente, & même elle ceſſe bientôt de l'être. Suivez, Madame, ſuivez dans les *Lettres* & les *Confeſſions* de Rouſſeau, & dans les Œuvres de Voltaire tout le fil de leurs procédés : malgré votre prédilection pour Jean-Jacques, vous gémirez de lui trouver tant d'avantages ; vous gémirez de ne rien voir, pas même dans les *Lettres de la Montagne*, (*note* III) qui puiſſe excuſer à vos yeux ce qu'ont d'odieux & de coupable le poëme indécent de *la Guerre de Genève* ; & puiſqu'il faut trancher le mot, l'exécrable libelle qui parut ſous le titre de *ſentimens des Citoyens*, & que les Citoyens mêmes les plus oppoſés à Rouſſeau s'empreſsèrent de déſavouer avec horreur. (*Note* IV.)

Depuis lors, Voltaire n'entendit plus raiſon ſur le compte de Jean-Jacques. Ses ouvrages, ſa correſpondance, ſa proſe & ſes vers ne parlent plus de lui que comme d'un fou, d'un cuiſtre, d'un quidam, d'un croquant, &c. &c. Il faut le plaindre : il faut déplorer ces foibleſſes & cette iraſcibilité du génie. Il ne faut pas oublier que cette même chaleur, cette même efferveſcence de ſang l'arma & le ſoutint pendant quarante années contre le fanatiſme qu'il a détruit ; le rendit l'infatigable défenſeur des Calas, de Sirven, de tous les opprimés ; & que s'il fut inſatiable

de vengeance, il le fut auſſi de bienfaiſance & d'humanité.

Si j'entrois dans les mêmes détails ſur tous les détracteurs de Rouſſeau, ſur tous ſes ennemis plus ou moins célèbres, je remplirois une tâche devenue facile, aujourd'hui que tout eſt connu, mais beaucoup trop longue pour votre patience & pour ma pareſſe. Car enfin l'on ne peut plus dire, comme on l'a fait ſi long-temps, que tous ſes maux étoient dans ſon imagination; que ſes malheurs, ſa pauvreté, ſes maladies, ſes ennemis, tout cela étoit imaginaire.

Sans répéter ici le nom de celui qui vit encore, qui n'eſt devenu fameux que par les accuſations de Rouſſeau, & dont il m'a ſuffi de vous dire, dans ma première lettre, qu'on a juſqu'ici vainement attendu ſes réponſes; ne fut-il pas ſon ennemi, l'Hiſtorien, le Philoſophe Hume, qui put d'abord paroître ſoupçonné trop légèrement, mais dans un moment où la défiance étoit bien pardonnable à une ame que des perſécutions inattendues avoient jetée hors de ſon aſſiette; lui, qui loin de chercher à diſſiper le nuage, parut ſe plaire à le groſſir, & le força d'éclater; lui qui ſe rendit au moins ſuſpect par ſes liaiſons intimes avec les Auteurs d'une lettre injurieuſe dont furent ſouillés les papiers

d'une Nation libre & hoſpitalière, & par ſon ſilence ſur d'autres outrages publics, faits à celui dont il ſe diſoit le patron & l'ami ; lui enfin qui ſe donna, comme les eſprits impartiaux l'ont dès-longtemps jugé, tout le tort dans cette affaire, en la publiant le premier, & ſoulevant toute l'Europe contre un infortuné qu'il falloit plaindre (8) ?

Ne fut-il pas ſon ennemi, le Philoſophe d'Alembert, qui diſſimula toujours ſa haine pendant la vie de Jean-Jacques, mais qui en rendit vraiſemblable tout l'excès & toute la noirceur, par cette fauſſe accuſation d'ingratitude envers Milord Maréchal, accuſation auſſi gratuite que calomnieuſe, (*note* V). intentée publiquement contre Rouſſeau dans cette même Académie, où on l'entendra publiquement réfuter, ſi l'Orateur Lauréat oſe ſeulement être l'hiſtorien de celui dont on y attend l'éloge (9).

---

(8) Liſez ſans partialité tout ce qui regarde cette querelle dans le quatrième volume du ſupplément aux œuvres de Rouſſeau.

(9) Le prix a été remis ; je le crois bien : il le ſera long-temps, ou le panégyriſte ſacrifiera aux conſidérations locales la juſtice & la vérité.

Ne fut-il pas son ennemi, le Philosophe Diderot, qu'on a vu se démasquer de même par des injures grossières contre la mémoire de celui qui l'aima tendrement, qui le consola dans sa captivité ; de celui qui dans ces *Confessions* redoutables, source de tant de craintes, & prétexte de tant de haines, ne le taxa jamais que de légèreté, d'indiscrétion, & d'une facilité qui le livroit à des impressions étrangères ; de celui qui croyant avoir à s'en plaindre, lui écrivit des lettres auxquelles nul homme n'a dû fermer son cœur, si ce cœur ne fut celui d'un tigre ? (*note* VI).

Je sais tout ce que doit notre siècle aux deux premiers éditeurs de l'Encyclopédie. Je respecte leur courage, leurs connoissances & leurs talens littéraires ; je ne discute point les motifs de leur haine contre Rousseau ; mais je dis que leur déchaînement aussi-tôt après sa mort, prouve combien cette haine étoit violente, combien elle avoit eu de peine à se contraindre, & permet de penser qu'elle étoit en secret depuis long temps aussi active qu'implacable.

Ne fut-il pas enfin pour lui, sinon un ennemi haineux & vindicatif, au moins un ami d'une espèce bien particulière, ce bon & honnête M. d'Holbach..... ? Mais celui-ci, ce n'est pas d'après les *Confessions* que je le juge ; c'est

d'après une lettre écrite pour sa défense, par un Auteur dont j'estime également les talens & la personne (10). J'y trouve précisément la preuve de tout ce que Rousseau lui reproche. (*Note* VII.) Je suis fort tolérant en amitié ; mais si un homme qui se prétendroit mon ami, & qui par sa fortune supérieure à la mienne, seroit obligé à plus d'égards, se permettoit de me persifler ; s'il ne trouvoit pas bon que je fusse *commun* & calme, quand il me plairoit de l'être ; s'il me contrarioit sans cesse pour me rendre *sublime*, supposé que je pusse le devenir, comme on fouette un singe pour le faire passer dans un cercle ; si la musique que je compose, il osoit me soupçonner de l'avoir pillée ; s'il vouloit *vérifier*, s'il me tendoit des piéges, qu'il croiroit excuser en les nommant des *épreuves* ; si j'avois placé mon bonheur dans l'attachement d'une fille simple, douce & aimable pour moi, c'est-à-dire, qui me parût telle, mais qui auroit aux yeux du monde le tort de n'être pas une Dame du grand ton, & de n'avoir pas un mari à avilir ou à tromper ; si après quelques représentations que l'amitié peut permettre, mon

(10) M. Cérutti, supplément au Journal de Paris, 2 décembre 1789.

ami prétendu revenoit obſtinément à la charge ; s'il me tourmentoit ſans relâche par une *conſpiration* contre ma *Thérèſe*, avec un autre ſoi diſant ami à qui j'aurois bien pardonné ſa *Nanette*..... Je ne pourrois, je le ſens, ſupporter une conduite ſi contraire à l'amitié ; je me croirois en droit de ſoupçonner à mon tour celui qui m'auroit témoigné des défiances outrageantes ; & ſi ſes richeſſes le rendoient le centre d'une ſociété devenue ouvertement mon ennemie, je ne me croirois pas injuſte en le regardant au moins comme complice de tout ce qui s'y trameroit contre moi.

J'ai connu M. d'Holbach, & j'applaudis de bon cœur à tout ce que ſes amis publient d'honorable pour ſa mémoire ; mais avec ſa bonne & douce figure, on ne peut nier qu'il n'eût quelque penchant au perſifflage (11), quelque choſe de narquois dans le ſourire, & l'eſprit un peu goguenard. Tout ce que je peux vous dire, Madame, c'eſt que ſi tout le monde n'aime & n'admire pas également Rouſſeau, il n'eſt du moins pas ordinaire de l'entendre appeller un gueux, un drôle, un vil coquin, un infâme ſcélérat.

(11) C'eſt encore ce que prouve la lettre même de M. Cérutti.

Or une obſervation que j'ai faite, & dont vous tirerez la conſéquence qu'il vous plaira, c'eſt que je n'ai connu preſque perſonne de l'intime ſociété de M. d'Holbach, qui n'employât, en parlant de Jean-Jacques, ces qualifications injurieuſes, & que je ne les entendis jamais ſortir de la bouche d'un homme à qui cette ſociété fut étrangère.

Il en eſt ainſi, croyez-moi, de tous ſes autres ennemis, à qui on l'accuſe d'avoir injuſtement donné ce titre, & avec leſquels, aux ſoupçons près qu'il pouſſa trop loin quelquefois, mais qu'ils juſtifièrent le plus ſouvent, il n'eut jamais de véritables torts. Ceux qu'ils eurent avec lui, & l'accord qui régnoit entr'eux pour le perdre, ne ſont plus un ſecret; ce ne ſont point les *Confeſſions*, ce ſont eux-mêmes, & les exploſions indiſcrètes qu'ils n'ont pu retenir à ſa mort, qui ont tout révélé. Expliquez-moi par quel mobile, ſi ce n'eſt par l'influence miniſtérielle, Genève s'éleva contre Rouſſeau, & lui ferma ſes portes? comment réfugié ſur une terre prétendue libre, qu'il avoit baiſée avec tranſport en y arrivant, il fut contraint d'en ſortir, & chaſſé même de cette Iſle ſolitaire & ignorée, où las des perſécutions, de la gloire & des hommes, il

vouloit finir ſes jours ? Expliquez auſſi comment un Miniſtre qui avoit ſur les bras toutes les affaires de l'Europe, pouvoit, s'il n'y étoit excité, s'occuper ainſi de celles de Jean-Jacques ?

Noubliez pas que l'infortuné ſe réfugioit à Berlin auprès de Milord Maréchal, ſon protecteur ou plutôt ſon ami, quand des invitations preſſantes l'obligèrent à changer de projet & de route, à préférer l'Angleterre, à ſe jetter dans les bras de M. Hume ; que les mêmes perſonnes qui l'y engagèrent, également amies d'Horace Walpole & de David Hume avoient voulu précédemment le confier à ce Walpole ; qu'à peine arrivoit il en Angleterre avec Hume, lorſque ce même Walpole dont on lui avoit tant vanté l'amitié, dont on l'avoit tant preſſé d'accepter les offres, fit circuler, & rendit publique à Londres, une prétendue lettre du Roi de Pruſſe à Rouſſeau, également injurieuſe à l'un & à l'autre, & qui, quoiqu'il s'en avouât l'Auteur, ſentoit aſſez la fabrique françoiſe, pour rendre cet aveu ſuſpect.

N'oubliez pas que d'Alembert, intime ami de David Hume, & qui avoit été, s'il faut l'en croire, ſix mois, depuis ſon départ, ſans recevoir de ſes nouvelles, devint ſon premier confident auſſi-tôt que Jean-Jacques, effarouché des

ténèbres qui l'environnoient & de la malignité acharnée à le poursuivre, lui eut écrit cette lettre que je ne prétends pas justifier dans tout ses points, mais que M. Hume aima mieux publier que d'y répondre. N'oubliez pas enfin que ce fut d'Alembert, confident de cette querelle, qui lui en conseilla la publicité; qu'au lieu de le calmer, au lieu d'employer auprès d'un Philosophe la raison & l'autorité Philosophique, au lieu de l'engager à guérir par des explications si instamment, si ardemment demandées, un esprit malade, un cœur qui se croyoit blessé, il provoqua, il facilita cette publicité scandaleuse; qu'il fut enfin le rédacteur, l'éditeur & le prôneur de cet *exposé succinct*, qui, par un effet bien contraire à ses vues, suffit pour la justification, au moins relative, de celui qu'on dénonce, & pour la condamnation du dénonciateur.

Ce sont-là des faits, & non des conjectures; des faits connus, bien avant les *Confessions*, des faits qui expliquent tout le reste, & auxquels tout le reste se raccorde. Qu'on ne mette donc plus en question si Rousseau eut des ennemis, si ce furent ceux qui feignoient toujours de le plaindre & même de l'aimer, s'il y eut entr'eux un complot, & si leur malheureuse victime eut d'autre tort que s'exagérer leur influence & leur force.

Peut-être allez-vous croire que moi, qui vous ai tant parlé de préventions, je me laisse aveugler par les miennes ; que trop frappé des maux qu'on a faits à Jean-Jacques, & de sa patience à les souffrir, je ne vois point le mal qu'il a fait lui-même, ni ses défauts, ni ses vices ; & qu'enfin, malgré mes promesses, ce n'est point un examen que je fais, mais un panégyrique. Non, Madame, je ne me dissimule rien de ce que je vois de répréhensible en lui. Eh ! qui pourroit impunément être, comme il le fut pendant plusieurs années de sa jeunesse, errant, pauvre, avili, misérable ? Ses aveux ont mis bon ordre à ce qu'on puisse là dessus se faire quelque illusion.

C'est de lui-même que j'apprends que malgré le peu de prix qu'il attachoit à l'argent, malgré un désintéressement dont il y a peu d'exemples, il eut, depuis son enfance, une inclination au vol, qu'il ne put jamais bien guérir : c'est de lui que je sais qu'intrépide apôtre de la vérité, son champion infatigable, & même son martyr, il étoit enclin au mensonge ; sa gourmandise dans une vie sobre, sa lasciveté avec des mœurs pures, c'est lui qui me les a fait connoître. Et sans nous tenir à ces généralités qui se sauvent par des contrastes, croyez-vous que j'oublie l'innocente Marion fausſement ac-

cusée de vol, mais trop vengée peut-être par tant de remords & d'infortunes ? Croyez-vous sur-tout que j'oublie le bon homme le Maître, abandonné à Lyon, au milieu d'une rue, pendant une attaque d'épilepsie, & délaissé entre des mains étrangères *par le seul ami sur lequel il eût dû compter* ? Non sans doute ; & j'oublie tout aussi peu quelques autres fautes moins importantes, quelques habitudes vicieuses où je vois toujours l'effet de ses années d'abjection & d'erreurs.

Mais remarquez, je vous prie, que tous ces traits sont antérieurs à ce qu'il nomme sa grande réforme. Malgré les premiers fruits de sa retraite aux Charmettes, il ne fut véritablement tout ce qu'il pouvoit être, que depuis cette effervescence de génie & de vertu, allumée en lui par la question sur les sciences. C'est-là que doit commencer pour nous l'existence de l'Auteur d'Emile ; & comme son esprit & son ame éprouvèrent les mêmes vicissitudes, & eurent les mêmes accroissemens, lorsqu'on veut être juste, on ne doit non plus lui reprocher tout ce qu'il fut auparavant en morale, que ce qu'il ne fut pas en talent & en art d'écrire.

Je sais que ce n'est pas-là tout ce dont on l'accuse ; & rien n'est en effet plus facile que de multiplier les accusations, quand on se dis-

penſe de preuves. L'une des plus capitales de ces accuſations eſt celle d'ingatitude. Rouſſeau, dit-on, avoit naturellement & de ſon propre aveu le cœur ingrat. Vous connoiſſez depuis longtemps le paſſage d'une de ſes lettres dont on a tant abuſé contre lui ; *voilà pourquoi*, écrivoit-il à M. de Malsherbes, en lui parlant de ſa pareſſe naturelle, de ſon averſion pour toute gêne, & pour tout devoir incommode, *voilà pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits : car tout bienfait exige reconnoiſſance ; & je me ſens le cœur ingrat, par cela ſeul que la reconnoiſſance eſt un devoir.* Se tromper ſur le ſens de ce paſſage, c'eſt aſſurément le faire exprès ; mais comme il n'y a rien de ſi juſte que de demander à un Auteur l'interprétation de ſon propre texte, Rouſſeau vous dira lui-même (12), « ce n'étoit pas après avoir reçu » des bienfaits que je tenois ce diſcours, c'é- » toit au contraire pour m'en défendre ; & cela » eſt très-différent. Celui qui veut me ſervir à » ſa mode & non pas à la mienne, cherche l'oſ- » tentation du titre de bienfaiteur, & je vous » avoue que rien au monde ne me touche

(12) Deuxième ſupplément aux œuvres de Rouſſeau, vol. 4. Réponſes aux queſtions faites par M. Chauvel.

» moins que de pareils ſoins..... Voulez-vous » me lier par des bienfaits? Faites qu'ils ſoient » de mon choix & non pas du vôtre; & ſoyez » sûr que vous ne trouverez de la vie un cœur » plus vraiment reconnoiſſant que le mien ». Sans entrer dans plus de détails, ſans rechercher comme il ſeroit facile, dans combien d'occaſions il ſentit & témoigna de la reconnoiſſance, parce qu'on l'avoit obligé ſelon ſon goût, jugez d'après la meſure qu'il vous donne, ſes prétendus bienfaiteurs, vous verrez ce que deviendront tous ces reproches d'ingratitude.

Je puis vous propoſer encore une autre manière de décider la queſtion. Rouſſeau, quoi que toujours pauvre, étoit ſi naturellement porté à la bienfaiſance, que jamais il ne refuſa ni conſolations ni ſecours aux malheureux qui l'implorèrent (13). C'eſt le témoignage qu'on lui rend par-tout où il a demeuré. Je ne puis parler que de Montmorency & d'Erménonville; mais

(13) Outre des aumônes conſidérables, relativement à ſes moyens, qu'il répandoit ſans ceſſe autour de lui, il faiſoit ſur ſon revenu, qui n'étoit que de 1400 l. une rente de 100 livres à une vieille tante qui l'avoit élevé; & dans ſes plus grandes détreſſes, il la paya toujours avec une exactitude religieuſe.

dans ces deux endroits où j'ai interrogé beaucoup de gens sur son compte, tous m'ont fait la même réponse. Or je soutiens qu'il est sans exemple qu'un homme soit en même temps bienfaisant & ingrat.

Il étoit, dit-on encore, incapable d'amitié; se brouillant pour rien avec ses meilleurs amis; exigeant, difficile à vivre, fait peut-être pour éclairer les hommes par ses écrits, mais nullement pour commercer avec eux. Il étoit fait, répondrai-je, pour une vie égale & douce, pour commercer avec des hommes francs, simples & qui missent plus de prix à la bonté du cœur qu'aux brillantes qualités de l'esprit. Par-tout où il a trouvé de ces hommes-là, il a vécu paisiblement, & d'égal à égal avec eux. Mais les sociétés bruyantes où il faut toujours que l'esprit soit sous les armes, où l'on assassine les gens de flagorneries pour qu'ils vous en accablent à leur tour, où l'on ne permet pas à un homme d'esprit de se taire parmi tant de sots qui parlent; tous ces beaux cercles, & tous les hommes qui portent dans des sociétés moins nombreuses, & même dans le tête à tête, les prétentions & le caquet dont ils y ont pris l'habitude, devoient le trouver en effet chatouilleux & difficile à vivre.

C'étoit une ſingulière exigeance que la ſienne ; puiſqu'il n'exigeoit rien de perſonne, ſinon qu'on le laiſsât tranquille, & qu'on n'exigeât rien de lui ; mais ceux qui ſe diſoient ſes amis, étoient comme ce ſoldat ſuiſſe à qui, dans une bataille, un jeune officier demandoit la vie. » Demande-» moi tout autre choſe, lui répondit-il, mais » pour celle-là, c'eſt impoſſible. » Et il lui coupa la tête. Que tous ceux avec qui ſe brouilla Rouſſeau s'interrogent eux-mêmes de bonne-foi, ils ſe reconnoîtront dans mon ſoldat ſuiſſe. Rouſſeau vouloit ſe taire ; on le forçoit de parler : il penſoit à la Botanique, on l'entretenoit de Philoſophie ; la Muſique l'occupoit, on l'étourdiſſoit d'Education, de Religion, de Politique : il déteſtoit la louange à bout portant ; on l'en aſſommoit ſans pudeur, ſans retenue ; il tâchoit d'oublier qu'il eût fait des livres ; on s'obſtinoit à voir en lui non l'homme, mais l'auteur ; on lui déroboit impitoyablement ſon temps, ſon loiſir, ſon ſilence, ſes conſolantes rêveries : tous en un mot vouloient qu'il vêcut à leur fantaiſie, & n'étoient d'accord que pour ne le pas laiſſer vivre à la ſienne.

Quant à l'amitié, loin d'être incapable d'en reſſentir, ne pourroit-on pas dire au contraire qu'il ſembloit fait exprès pour elle ? N'étoit-ce

pas

pas dès ſon enfance, une véritable amitié que celle qui le lioit à ſon couſin Bernard, qui les rendoit inſéparables, & qui le faiſoit s'expoſer de ſi bon cœur aux horions qu'il recevoit pour le défendre? Son attachement pour le bon M. Gaime & pour le doux abbé Gâtier, qu'étoit-ce autre choſe qu'une amitié tendre & docile? N'aima-t-il pas enſuite auſſi tendrement Claude Anet, quoiqu'il eût des raiſons pour le voir avec jalouſie? N'eut-il pas depuis ſa jeuneſſe des amitiés qu'il regarda toujours comme ſacrées (14)? Ne ſe fit-il pas à Lyon, à Paris, & dans l'ambaſſade de Veniſe, des amis qui le furent toute leur vie? Ne comptons pour rien, ſi vous voulez, à l'exception de Duclos, tous les amis qu'il crut, avant ſes malheurs, avoir parmi nos gens de lettres; mais pendant ſon ſéjour en Suiſſe, après avoir quitté la France, n'eſt-ce pas la plus ſainte & la plus tendre amitié, mêlée de reconnoiſſance & de reſpect, qu'il ſentit pour Milord Maréchal, & dont il ne s'écarta jamais, lors même que ſes ennemis lui eurent aliéné, ſinon le cœur, au moins

(14) Pour M. de Conzié, & même pour Gauffecourt, quoique dans un voyage de Genève, il eût eu lieu de ſe plaindre de lui.

les préférences de ce vénérable, mais foible & trop crédule ami ? Et MM. Moultou & du Peyrou, de quels liens leur fut-il uni, ſinon de ceux d'une conſtante & réciproque amitié ? Ah ! que ces deux illuſtres amis, illuſtrés par leur amitié même, ont bien reçu le prix dû à leur conſtance, qu'ils ont dû ſe féliciter en voyant accomplir la prophétie que Rouſſeau avoit faite à l'un d'eux! « Quand vous verrez la vérité, » écrivoit-il à M. Moultou (15), il ne ſera pas » pour cela temps de la dire : il faut attendre les » *révolutions* qui lui ſeront favorables, & *qui* » *viendront tôt ou tard.* C'eſt alors que *le nom* » *de mon ami*, dont il faut maintenant ſe » cacher, *honorera ceux qui t'auront porté*, & » qui rempliront les devoirs qu'il leur impoſe. » Voilà ta tâche, ô Moultou ! Elle eſt grande, » elle eſt belle, elle eſt digne de toi ; & de- » puis bien des années, mon cœur t'a choiſi » pour la remplir ». (*Note* VIII)

Sans parler de la juſteſſe de cette prédiction, n'eſt-ce pas là, Madame, le plus noble & le plus digne langage que puiſſent employer jamais la confiance & l'amitié ? Voulez-vous voir maintenant ce qu'elles peu-

(15) Deuxième Supplément. Quatrième Volume.

vent avoir de plus franc & de plus aimable ? Liſez ce paſſage d'une lettre à Madame d'Epinay, paſſage d'autant plus précieux qu'il contient la doctrine de Jean-Jacques en amitié, & qu'il prouve combien il y eut peu de ſa faute à ne pouvoir conſerver ſes amis. « Premièrement je veux que mes amis ſoient mes » amis, & non pas mes maîtres, qu'ils me » conſeillent & non pas qu'ils me gouvernent, » je veux bien leur aliéner mon cœur, mais » non pas ma liberté..... Leurs grands empreſſemens à me rendre mille ſervices dont je ne me » ſoucie point, me ſont à charge. J'y trouve un » certain air de ſupériorité qui me déplaît; d'ailleurs tout le monde en peut faire autant. J'aime mieux qu'ils m'aiment & ſe » laiſſent aimer; voilà ce que les amis ſeuls » ſavent faire..... S'il ſurvient une querelle, » je dirois bien que c'eſt à celui qui a tort » de revenir le premier; mais ce n'eſt rien » dire, car chacun croit toujours avoir raiſon. » Tort ou raiſon, c'eſt à celui qui a commencé la querelle à la finir. Si je reçois mal » ſa cenſure, ſi je m'aigris ſans ſujet, ſi je » me mets en colère mal à propos, je ne veux » point qu'il s'y mette à ſon tour : je veux qu'il » me careſſe bien, qu'il me baiſe bien, entendez-vous, Madame ? En un mot, qu'il

» commence par m'appaiſer, ce qui ne ſera » pas long; car il n'y a point d'incendie au » fond de mon cœur, qu'une larme ne puiſſe » éteindre. Alors quand je ſerai attendri, calmé, » honteux, confus, qu'il me gourmande bien, » qu'il me diſe bien mon fait, & sûrement il » ſera content de moi ».

Une femme qui reçut une fois dans ſa vie une déclaration pareille, eſt-elle excuſable de ſe brouiller jamais avec un ami qu'il étoit ſi facile de ramener? eſt-elle excuſable de l'avoir hautement taxé d'ingratitude, parce qu'il n'avoit pas voulu la ſuivre aux Eaux, lorſqu'il étoit ſouffrant & malade lui-même? eſt-elle excuſable enfin d'avoir fait graver ſous ſon buſte des vers auſſi plats qu'injurieux, dans le jardin de ce petit *Hermitage*, qu'elle fut trop heureuſe d'avoir à lui offrir, & d'où ſes procédés peu délicats le contraignirent à ſortir, au milieu de l'hyver le plus rude? Le buſte de Rouſſeau qui honore ce réduit champêtre, devoit-il avoir pour inſcription des injures & des calomnies? & n'eſt-ce pas la profanation la plus coupable que d'élever des ſtatues au Génie pour le diffamer ſur le marbre d'une manière plus inſultante & plus durable? (*Note* IX.)

Mais il fut chatouilleux, ſuſceptible, ſoupçonneux; & ſi dans le commerce de la vie la

ſuſceptibilité eſt un défaut qui rend inſociable, en amitié le ſoupçon eſt un crime. Voilà de ces phraſes vagues & générales, avec leſquelles on fait des pages entières ſans avoir rien dit. Jean-Jacques étoit naturellement ſuſceptible ; c'eſt un malheur, mais ce n'eſt pas un vice. Et comment être ſenſible à l'excès, comment avoir l'imagination active & brûlante, les ſens d'une ardeur & d'une délicateſſe extrêmes, ſans donner plus de priſe, ſans offrir plus de points de contact aux atteintes extérieures ? Les hommes froids & médiocres, jugeant d'après eux les grands hommes, veulent toujours les peſer à leur balance, & les meſurer à leur toiſe. Ils voudroient que de leur chétive Minerve à un eſprit fin & délicat, de celui-ci à l'eſprit ſupérieur, & du plus grand de tous les eſprits au Génie, plus grand lui ſeul que tous les eſprits enſemble, il n'y eût dans les affections, dans les paſſions, dans les défauts mêmes, ni gradation, ni nuance : mais la Nature en a décidé autrement. Elle a fait que la même délicateſſe d'organes, la même ſenſibilité de cœur, & la même exaltation de tête qui produiſent des chef-d'œuvres, produiſiſſent auſſi toutes ces petites misères dont triomphent les petits eſprits. Elle a même fait quelquefois payer plus cher les heureux dons du génie. Elle alluma le feu d'une

colère implacable dans l'ame ardente du défenseur des Calas : elle attendrit assez le cœur de l'auteur d'Iphigénie & de Phèdre, pour que la défaveur d'un Roi, qu'il avoit la simplicité d'aimer, lui portât le coup de la mort ; enfin elle ouvrit dans l'imagination mélancolique de Pascal un gouffre où il se croyoit toujours prêt d'être englouti.... Eh bien ! le Soupçon fut le gouffre qu'elle creusa dans celle de l'auteur d'Emile.

Mais elle le lui tint fermé, couvert, & comme en réserve jusqu'au moment qu'elle avoit marqué en lui pour l'explosion du génie. Ce Jean-Jacques, si soupçonneux dans ses vingt dernières années, fut, pendant les deux tiers de sa vie, le plus confiant de tous les hommes : je dirai donc plutôt que la Nature avoit mis en lui le germe du soupçon & de la méfiance, mais que ce furent des hommes faux & traîtres, des amis perfides, des persécuteurs cachés, dont l'activité & le mouvement invisibles l'entraînoient toujours malgré lui, & ne se montroient que par les effets, sans qu'il pût jamais voir ni la main ni la cause ; que ce fut cette ligue souterraine, dont il se sentit environné qui creusa & approfondit graduellement dans son ame cet abyme, qui ne se referma plus dès qu'il fut ouvert une fois.

Examinez les degrés progreſſifs, les divers accroiſſemens de ce malheureux penchant au ſoupçon, qui, parvenu enfin au dernier période, devint une triſte & affligeante folie ; vous reconnoîtrez que tout autre homme, ſans avoir ſon génie, mais auſſi ſenſible que lui, peut-être auroit fini de même. Dans les cauſes de ſa ſortie de l'Hermitage ; dans celles de ſes deux décrets preſque ſimultanés à Paris, & à Genève, & de ſa fuite après Emile ; dans celle de ſa lapidation à Motiers, de ſon expulſion de l'Iſle Saint-Pierre, de ſa brouillerie avec M. Hume, qu'on l'avoit tant preſſé de ſuivre, pour qui on lui avoit fait préférer l'Angleterre à la Pruſſe, & qui ſe trouve tout-à-coup être l'ami de tous ſes ennemis ; dans celle de toutes les petites perſécutions qui le tourmentèrent en Dauphiné, à Lyon, & ſouvent encore depuis ſon retour à Paris, diminuez tout ce qu'il vous plaira de l'étendue de ſes conjectures, il en reſtera toujours aſſez pour frapper & pour altérer une tête habituellement exaltée.

Hélas ! il la ſentoit quelquefois lui-même, cette altération cruelle. A peine échappé aux rudes épreuves qu'il venoit de ſubir en Angleterre, » Je commence à craindre, écrivoit-il à M. » d'Ivernois, après tant de malheurs réels,

» d'en voir quelquefois d'imaginaires qui » peuvent agir ſur mon cerveau. Ce que je » ſais bien certainement, c'eſt que quelque al- » tération qui ſurvienne à ma tête, mon cœur » reſtera toujours le même ». Cette maladie funeſte ne fit plus qu'augmenter depuis, parce que, au lieu d'y compâtir & de la ménager, on ſe plut à lui fournir ſans ceſſe de nouveaux alimens : en ſorte que dans ſes derniers ans on put appliquer à l'infortuné Jean-Jacques cette expreſſion de l'Arioſte : » de ſoup- » çonneux qu'il étoit d'abord, il étoit devenu » le Soupçon même. » (16)

Combien il faudroit le plaindre, ce cœur aimant, cette ame profondément ſenſible, d'avoir pu ſe méfier de tous les hommes, tandis qu'à quelques ennemis près, obligés de cacher leur haine, tous les cœurs lui étoient ouverts ; de n'avoir vu qu'une ligue, une conſpiration univerſelle dans une Nation qui déja lui rendoit juſtice, & qui devoit être bientôt idolâtre & vengereſſe de ſa gloire ! Combien il faudroit le plaindre, quand même ſeul & iſolé dans

(16) *Di ſoſpettoſo ch'era ſtato in prima,*
Hor divenuto era il Soſpetto ſteſſo.

le monde, flétri par de longues injuſtices, & n'oſant plus s'ouvrir à perſonne, il eût contracté dans une ſolitude abſolue, cette méfiance habituelle & ombrageuſe qui finit par troubler ſa raiſon ! Mais combien il faudroit le plaindre davantage, s'il eût trouvé dans une indigne compagne, dans celle qu'il s'efforça d'élever juſqu'à lui, l'infatigable inſtigatrice de ſes appréhenſions, de ſes angoiſſes, de ſes continuelles terreurs ! (17)

Mille voix s'élèvent contre elle : faut-il les croire ? Faut-il penſer qu'une telle femme eût ſi long-temps reſpiré le même air que Jean-Jacques, poſſédé ſa confiance, & paru la mériter en partageant ſes infortunes ? Pourquoi le ſuivit-elle dans ſon exil ? Pourquoi s'attacha-t-elle à lui dans ſa misère, dans ſes infirmités, dans ſon délaiſſement ? Tant de noirceur & de baſſeſſe s'alieroit-il avec cette conſtance déſintéreſſée & généreuſe ? Quoi ! celle, dont ſi ſouvent, dans ſes *Confeſſions* & dans ſes *Lettres*, il vante la droiture, la ſimplicité, la bonté de cœur, celle, qu'il nomma tant de fois la ſeule conſolation de ſa vie, en eût été le tourment & l'opprobre ! Non, je ne

(17) J'écrivois ceci en juillet 1790.

le puis croire : je ne puis croire des bruits vagues & incertains : j'en croirois à peine des preuves. Noircir de craintes & de ſoupçons une ame franche & confiante ; l'iſoler de tout l'univers, & ne lui montrer que des ennemis dans un peuple d'admirateurs, ſeroit déja un crime horrible. Mais on lui en impute un plus horrible encore... Jugez combien je répugne à en ſoupçonner une femme, une mère ! ſon crime diminueroit ici le plus grave de ceux dont Rouſſeau s'eſt accuſé lui-même ; & cependant je ne puis me réſoudre à croire qu'elle en ſoit l'auteur. (*Note* X.)

Parmi les aveux que j'ai dû faire, & les fautes que l'équité me forçoit à reconnoître dans Jean-Jacques, il en eſt une que je viens de toucher enfin, & dont involontairement j'avois toujours différé de parler. Maintenant prêt à finir, je me trouve par ma mal-adreſſe obligé de terminer ces Lettres par ce qu'il y a de plus défavorable à celui qui en eſt l'objet ; & de laiſſer pour dernier trait dans votre eſprit, le ſouvenir d'une faute que tout homme ſenſible aura peine à lui pardonner, de la ſeule peut-être que les femmes ne lui pardonnent pas. Quoique privé du bonheur d'être père, ce n'eſt pas moi, Madame, qui ferai l'apologie d'un père qui a rejetté loin de lui ſes enfans ; & ce n'eſt pas à vous, bonne & tendre mère, que j'oſe-

rois adreſſer cette apologie. Cependant, même en blâmant une action blâmable, on ceſſeroit d'être juſte ſi l'on étoit exceſſif; & lorſqu'on n'eſt inſpiré par aucune animoſité particulière, on ne doit pas, comme la haine, fermer les yeux à ce qui peut atténuer ni une faute ni même un crime. Rouſſeau eut cinq enfans, qui tous, il n'eſt que trop vrai, furent mis aux Enfans-trouvés, mais non pas tous de la même manière. Les deux premiers le furent preſque ſans réflexion, par une ſuite des mauvaiſes maximes qu'il entendoit tous les jours répéter ſur cette matière, par des gens ſans principes & ſans mœurs, mais non pas ſans eſprit & ſans politeſſe. En faiſant comme eux, il crut faire comme tout le monde, en pareil cas, parce que, malgré leur inconduite, ils étoient ce qu'on appelloit dans ce temps-là des gens comme il faut, d'honnêtes gens. Qu'étoit-il alors lui-même? Secrétaire, à 900 liv. d'appointemens, chez une femme bel-eſprit, qui, bien loin de deviner quel homme elle avoit à ſes gages, ne le trouvoit capable que d'écrire ſous ſa dictée, & de faire pour elle quelques recherches d'érudition; bien éloigné de prévoir lui-même ce qu'il devoit être un jour; ayant à peine de quoi vivre, lui, ſa Thérèſe, & la mère, & l'inſatiable famille. C'eſt dans cette poſition

qu'il faut le voir pour juger ſainement ſa faute. Je ne l'excuſe point, je l'expoſe ſeulement telle qu'elle eſt : mais vous voyez que l'on ſe trompe & qu'on intervertit les dates, lorſqu'on dit que l'Auteur d'Héloïſe & d'Emile mit ſes enfans aux Enfans-trouvés.

Ses trois autres enfans, nés depuis ſa réforme, & dans un temps où l'élévation de ſa morale ne lui permettoit plus la même indifférence, eurent pourtant le même ſort ; mais cette fois ſon erreur fut raiſonnée. Je ne rappellerai point ici ſes motifs ; mais avant de prononcer, il faut les lire. Il faut lire ce qu'il en dit vers le commencement de ſon huitième livre, & vers le milieu du neuvième, en parlant de la famille *le Vaſſeur* ; & dans la neuvième Promenade de ſes *Réveries ;* & ſur-tout dans une lettre à Madame de Chenonceaux (17).

Malgré toutes ces raiſons, ſi on le trouve encore auſſi coupable, je n'entreprendrai pas de le défendre ; mais je dirai que ſi c'eſt en liſant Emile qu'on lui pardonne le moins ſon crime, ce fut auſſi en le compoſant qu'il en ſentit

(17) Tome 5 du nouveau recueil publié par M. du Peyrou.

plus vivement le remords : je citerai pour preuve ce paſſage du douzième livre des *Confeſſions*. « Le parti que j'avois pris à l'égard de mes » enfans, quelque bien raiſonné qu'il m'eût » paru, ne m'avoit pas laiſſé le cœur tran- » quille. En méditant mon Traité de l'Educa- » tion, je ſentis que j'avois négligé des de- » voirs dont rien ne pouvoit me diſpenſer ; » le remords enfin devint ſi vif, qu'il m'arracha » preſque l'aveu public de ma faute au com- » mencement de l'Emile, & le trait même » eſt ſi clair, qu'après un tel paſſage, il eſt » ſurprenant qu'on ait eu le courage de me » le reprocher ».

Ce n'eſt pas le ſeul endroit où il témoigne ſon repentir. « Mais moi, dit-il dans une » lettre écrite dix ans après Emile, moi qui » parle de famille & d'enfans..... Madame, plai- » gnez ceux qu'un ſort de fer prive d'un pareil » bonheur : plaignez les s'ils ne ſont que malheu- » reux ; plaignez les beaucoup plus s'ils ſont » coupables. Pour moi, jamais on ne me verra, » prévaricateur de la vérité, plier, dans mes » égaremens, mes maximes à ma conduite. » Jamais on ne me verra falſifier les ſaintes » loix de la Nature & du devoir pour exténuer » mes fautes. J'aime mieux les expier que de » les excuſer. Quand ma raiſon me dit que

» j'ai fait, dans ma ſituation, ce que j'ai dû » faire, je l'en crois moins que mon cœur qui » gémit & qui la dément ». En liſant ceci, Madame, toute ame juſte & humaine ne doit-elle pas, je ne dirai point pardonner le crime, mais plaindre du moins le criminel, en le condamnant? Sera-ce pour le ſeul Jean-Jacques que l'on méconnoîtra la vérité de ce beau vers?

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Pour moi, ſi je peignois Rouſſeau cité pour cette faute au tribunal de la Nature, je la repréſenterois ſe voilant de douleur au récit de cette infraction de ſes loix les plus ſaintes; mais l'accuſé baigné de larmes feroit parler ſon repentir, & montreroit d'une main une foule innombrable d'hommes & de femmes, ramenés par ſon éloquence au culte de la Nature, & à l'amour de ces mêmes loix qu'il eut le malheur d'oublier: la Déeſſe relèveroit doucement ſon voile, & laiſſeroit briller dans ſes regards quelque eſpérance de pardon.

FIN DES LETTRES.

NOTES.

I. Son ardeur pour l'étude des plantes le conduiſoit ſouvent au Jardin du Roi. MM. Thouin & de Juſſieu furent quelque temps ſeuls dans ſa confidence; mais le public y fut bientôt auſſi; on ſe le montroit, on l'entouroit, on le ſuivoit comme l'animal de la foire. Il ceſſa d'y revenir, & fut ainſi privé du plus grand plaiſir qu'il pût goûter. Les badauds qui l'avoient chaſſé, le trouvèrent ſans doute très-ſauvage & très-mal appris d'ôter cet amuſement à leurs yeux oiſifs & ſtupides. M. de Juſſieu ſe faiſoit, comme on peut le penſer, une fête de le conduire à ſes herboriſations dans la campagne. Rouſſeau, malgré ſon âge, y étoit auſſi actif, auſſi gai, auſſi enfant que les plus jeunes élèves. Un ſoir, après avoir herboriſé ſur les hauteurs de Meudon, toute la troupe revenoit par la Galiotte de Saint-Cloud. Lorſque chacun fut aſſis, un petit preſtolet ſe lève, adreſſe tout haut la parole à Jean-Jacques, l'interpelle ſur ſes principes, ſur ſa doctrine; & ſans attendre ſa réponſe, qu'en effet il eût attendue en vain, ſe met à le tancer effrontément ſur le dogme, ſur la morale, ſur la foi, ſur les miracles, *ab hoc*, *ab hac*, en franc ſorboniſte, ſans ſavoir un mot de ce qu'il dit. On voulu le faire taire: on n'en put venir à bout. Rouſſeau, les yeux baiſſés, & dans le plus morne ſilence, attendit patiemment, l'arrivée de la Galiotte. Il en ſortit des premiers, &

ſans ſe plaindre : mais il ne retourna plus aux herboriſations champêtres.

De tous les gens de lettres avec leſquels il ſe lia depuis ſon retour en France, celui qui fut le plus digne de l'apprécier, & qui eut le plus de conformités avec lui, paroît être l'eſtimable & célèbre auteur des *Etudes de la Nature*. Auſſi reſtèrent-ils unis juſqu'à la fin. Le goût de la Botanique, celui des promenades champêtres, celui de toutes les choſes ſimples & naturelles, égale innocence de mœurs, amour égal pour l'Humanité, qui ſouvent éloigne des hommes, tout concouroit à maintenir entr'eux une liaiſon que la mort ſeule a rompue. Dans l'avant-propos de ſon *Arcadie*, ouvrage que tous les amis de la Nature deſirent de voir achevé, M. de St. Pierre s'eſt plû à rendre juſtice, plus que ne l'a fait encore aucun auteur de quelque célébrité, à la bonté, à la probité, à la bonhommie de Jean-Jacques. Il en cite les preuves les plus touchantes; leurs promenades, & leurs entretiens rappellent ces temps ſi éloignés du nôtre; où des ſages ne ſe cherchoient que pour s'inſtruire, & puiſoient dans la communication de leurs ſentimens & de leurs lumières, de nouveaux moyens pour éclairer les autres hommes.

Ce Jean-Jacques qui, reparoiſſant, après une longue abſence, au bois de Boulogne, où il avoit été ſouvent avec ſa femme *manger une côtelette*, eſt accueilli par le garçon du Suiſſe, d'un *hé bien, bon homme, d'où venez-vous donc? il y a un temps infini que nous ne vous avons vu*; & qui lui répond ſimplement : « c'eſt » que ma femme a été long-temps malade; & moi-» même j'ai été incommodé », trouvant tout naturel

d'être

d'être pris depuis long-temps par ce garçon pour un homme d'un état mécanique, & paroiſſant même ne pas comprendre l'étonnement que cauſe cet accueil à ſon compagnon de promenade : ce Jean-Jacques, qui, ſelon M. de Saint-Pierre, » n'avoit point la vanité de la plûpart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées, & encore moins celle des gens du monde qui croient qu'un homme de lettres eſt fait pour les tirer de leur ennui par ſon babil » : ce Jean-Jacques qui » partageoit les bénéfices & les charges de la converſation, parlant à ſon tour, & y laiſſant parler les autres ; leur laiſſant même le choix de l'entretien, & ſe réglant à leur meſure ;..... dont la modeſtie lui interdiſoit le ton théâtral & les ſentences d'oracles de nos converſations ; qui étoit au milieu de nos beaux-eſprits, avec ſa ſimplicité, comme une fille avec ſes couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc & du rouge ,, ... Ce Jean-Jacques dont un homme ſi bien fait pour ſe connoître en génie & en probité, trouvoit encore la probité ſupérieure au génie ; qui étoit, ſuivant lui, ,, du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut ſans riſque communiquer ſes penſées les plus intimes, & dont on n'avoit à craindre ni la malignité, s'il les trouvoit mauvaiſes, ni l'infidélité ſi elles lui embloient bonnes ,, : ce Jean-Jacques eſt-il bien le même dont on nous atteſtoit l'orgueil & l'inſociabilité? Eſt-il bien le même dont nous avons vu & entendu faire de ſi hideuſes peintures ? Ah ! ſans doute, le modèle eſt le même : il n'y a de différent que l'œil du peintre, & la fidélité du pinceau.

II. Voltaire écrivoit, en 1766, à David Hume, lors de la querelle de celui-ci avec Rouſſeau : « quand » je ſus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il » aimoit comme moi la retraite, & que je préſumai » qu'il pouvoit rendre quelques ſervices à la philo- » ſophie, je lui fis propoſer par M Marc Chappuis, » Citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maiſon » de campagne appelée *l'Hermitage*, que je venois d'a- » cheter. Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'é- » crivit ces propres mots : *Monſieur, je ne vous aime* » *point : vous corrompez ma république en donnant* » *des ſpectacles dans votre château de Ferney, &c.* »

C'eſt là le premier grief que Voltaire, ayant à motiver une haine, des procédés & des injures, que cela même ne motiveroit pas, a toujours allégué dans la ſuite. C'eſt celui qu'alléguent encore ceux de ſes amis qui croient apparamment qu'on ne peut l'admirer ſincèrement ſans juſtifier toutes ſes haines. M. de Condorcet lui-même, malgré ſon excellent eſprit, n'a-t-il pas dit, dans la Vie de Voltaire : « il fut injuſte, parce » que Rouſſeau l'avoit irrité, en répondant par des » injures à des offres de ſervices » ? On va voir tout-à-l'heure à quoi ces offres ſe réduiſent, & ce que c'étoit que ces injures. Mais tout cela dans l'origine, n'eſt fondé, comme je l'ai dit, que ſur un défaut de mémoire, car on répugne à imputer à Voltaire, une autre ſource de cette erreur.

D'abord Jean-Jacques ne pouvoit, en 1759, lui reprocher ſes ſpectacles au château de *Ferney*, puiſqu'à cette époque Voltaire habitoit encore *les Délices*. Ce fut dès 1755, qu'écrivant à Rouſſeau une lettre qui commence par ces paroles ironiques : *j'ai reçu, Monſieur*,

votre nouveau livre contre le genre humain, (& ce livre étoit le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes), il la terminoit en lui disant : « M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise : » il faudroit la venir rétablir dans l'air natal, jouir » de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, » *& brouter nos herbes* ». Cette invitation faite dans un temps où Rousseau n'avoit pas encore d'ennemis déclarés, étoit, si l'on veut, fort honnête ; mais cela ne ressemble point à des *offres de services*, pas plus que ne ressembloit à des injures cette réponse charmante : « je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver » me laisse en état d'aller au printemps habiter ma » patrie, j'y profiterai de vos bontés : mais j'aime- » rois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du » lait de vos vaches, & quand aux herbes de votre » verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que » le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, & le moly » qui empêche les hommes de le devenir » (1).

---

(1) Rousseau eut donc raison de dire long-temps après dans ses réponses aux questions de M. Chauvel : « jamais ni en 1759, ni » en aucun autre temps, M. Marc Chappuis ne m'a proposé » de la part de M. de Voltaire d'habiter une petite maison ap- » pellée *l'hermitage*. En 1755, M. de Voltaire me pressant de » revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de » ses vaches. Je lui répondis : sa lettre & la mienne furent pu- » bliques. Je ne me souviens pas d'avoir eu de sa part aucune » autre invitation ». (Deuxième supplément aux Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, vol. 4.) M. Chappuis vivoit alors ; & il n'a jamais ni appuyé l'assertion de Voltaire, ni contredit la dénégation de Rousseau.

L'année suivante, (1756) lettre de Rousseau à Voltaire sur ses deux poëmes de *la Loi naturelle* & du *désastre de Lisbonne*. Dialectique forte & pressante en faveur du système de Pope & de Leibnitz : politesse, égards, témoignages d'une admiration sincère, qui méritoient une réponse, sur-tout de la part d'un homme qui répondoit par des flatteries à celles du dernier goujat de la littérature. C'est vers la fin de cette longue & excellente lettre que Rousseau propose à Voltaire l'idée d'un code moral, ou d'une profession de foi civile, qu'il l'engage à traiter, & à revêtir des charmes de la poësie. « Ce projet, lui dit-il, doit plaire » à l'auteur d'Alzire. Vous nous avez donné dans » votre Poëme sur la Religion naturelle le cathéchisme » de l'homme : donnez-nous maintenant, dans celui » que je vous propose, le cathéchisme du citoyen. » C'est une matière à méditer long-temps, & peut- » être à réserver pour le dernier de vos ouvrages, » afin de terminer par un bienfait au genre humain » la plus brillante carrière que jamais homme de let- » tres ait parcourue ». Point de réponse, sinon un petit billet fort insignifiant & fort leste, le dernier qu'il lui ait écrit. Je me trompe : peu de temps après parut *Candide*, où sont travestis dans la bouche du docteur Pangloss tous les raisonnemens dont Jean-Jacques avoit appuyé dans sa lettre le système consolant de l'optimisme.

Dans l'article *Genève* de l'Encyclopédie, d'Alembert, pour flatter Voltaire, insère, en 1758, un plaidoyer en faveur de l'établissement d'un théâtre dans cette petite république. Une partie même de l'article est retouchée & rédigée par Voltaire. Rousseau

croit que ce conſeil eſt pernicieux à ſa patrie : il publie ſa Lettre à d'Alembert ſur les ſpectacles, que ni d'Alembert ni Voltaire ne lui ont jamais pardonnée (2). On ſait ce que fut toujours le reſſentiment de Voltaire. Rouſſeau n'apprit que trop, par ſes correſpondances de Genève, la manière dont il s'exprimoit ſur ſon compte, & l'influence qu'il commençoit à prendre par ſes relations avec les premiers membres du conſeil.

En 1760, la lettre ſur le poëme *du déſaſtre de Lisbonne* ayant paru imprimée à Berlin, il croit devoir à Voltaire des explications à cet égard. Il ajoute, avec une franchiſe que condamne peut-être la cauteleuſe & froide politeſſe, mais digne d'une ame au-deſſus de la trempe vulgaire : „ Je ne vous aime point, » Monſieur, vous m'avez fait les maux qui pouvoient » m'être les plus ſenſibles, à moi votre diſciple » & votre enthouſiaſte. . . . . Vous avez

---

(2) Voltaire trouva mauvais que Rouſſeau lui eût adreſſé un exemplaire de ſa lettre ; & cependant cette démarche n'étoit que franche & loyale. « Je n'ignorois pas, dit Rouſſeau dans une » lettre à M. Vernes, que l'article *Genève* étoit en partie de » M. de Voltaire : quoique j'aie eu la diſcrétion de n'en rien » dire, il vous ſera aiſé de voir, par la lecture de l'ouvrage, » que je ſavois, en l'écrivant, à quoi m'en tenir. Mais je trou- » verois bizarre que M. de Voltaire crût, pour cela, que je » manquerois de lui rendre un hommage que je lui offre de » très-bon cœur... Que maudit ſoit tout reſpect humain qui offenſe » la droiture & la vérité ! J'eſpère avoir ſecoué pour jamais » cet indigne joug. »

» aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix » des applaudiſſemens que je vous ai prodigués parmi » eux. . . . . Je vous hais enfin, puiſque vous » l'avez voulu : mais je vous hais en homme en- » core plus digne de vous aimer, ſi vous l'aviez » voulu. De tous les ſentimens dont mon cœur étoit » pénétré pour vous, il n'y reſte que l'admiration » qu'on ne peut refuſer à votre beau génie, & l'amour » de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que » vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai » jamais au reſpect qui leur eſt dû, ni aux procé- » dés que ce reſpect exige ,,. Qu'y a-t-il donc d'outrageant dans une haine ſi noble? Ne diroit-on pas que, par une délicateſſe rafinée, Rouſſeau n'avoue qu'il hait que pour donner un nouveau prix à ſon admiration & à ſes éloges? Mais non : il y a plutôt dans cette manière élevée de haïr & de le dire un avantage humiliant, une ſupériorité impardonnable.

II. C'eſt dans la cinquième de ces lettres que ſe trouve une attaque fort vive, & d'autant plus piquante pour Voltaire que Rouſſeau y employa contre lui une imitation parfaite de ſes tours & de ſon ſtyle. On lui en a fait un grand crime ; & je ne dirai pas qu'il ne fortit point cette fois de ſa modération accoutumée, mais que cette attaque ne fut point gratuite comme on le dit ; qu'elle fut amenée & preſque forcée par la ſuite des évènemens & des choſes ; & qu'en paroiſſant être l'agreſſeur, il ne fit réellement que ſe défendre. C'eſt ce qu'il eſt auſſi néceſſaire que facile de démontrer.

Il faut ſe reporter au temps de l'affaire d'Emile, & ſe mettre à la place de ſon Auteur. Neuf jours

étoient à peine écoulés depuis le décret du parlement de Paris, qu'un décret pareil eſt lancé à Genève. Pourquoi cet accord ſingulier? qui a pu porter la République à ſuivre preſque ſans examen & ſans connoiſſance de cauſe, l'exemple de la France? Voltaire étoit lié avec les ennemis de Rouſſeau, avec les chefs de l'ariſtocratie Genevoiſe, irrités & ligués contre lui, avec M. de Choiſeul qui le haïſſoit & qui pouvoit tout à Genève; n'étoit-il pas naturel qu'il attribuât à cet accord l'injuſte violence du Conſeil contre ſa perſonne & contre ſon ouvrage? Deux ans s'écoulent, & Rouſſeau reſte exilé ſur ſa montagne. Piqué de voir que ſes concitoyens ne ſongent point à uſer en ſa faveur du droit de repréſentation que la conſtitution leur donne, il rompt entièrement avec eux, & abdique les droits de bourgeoiſie & de cité.

Cette abdication leur fait ſentir leur lâcheté. Ils joignent alors ſa cauſe à quelques autres griefs, & font au Conſeil des repréſentations dont il ne tient aucun compte. Ils inſiſtent, ſuivant leur droit, & c'eſt dans leur réplique qu'ils insèrent un paragraphe, ſource de tout le mal. Ils y déſignent des ouvrages tolérés à Genève, *répandus & même imprimés dans la ville, ouvrages dans leſquels on a lancé bien des traits contre la providence, contre l'immortalité de l'ame, contre la religion des Juifs, & où l'on fait une véritable ſatyre de la religion.* Or en comparant les ouvrages de Rouſſeau avec ceux qui ſont ainſi tolérés, ils trouvent inconcevable que le Conſeil ait cru devoir ſévir contre les uns ſans l'avoir fait contre les autres; ils réclament contre une diſparité dangereuſe, & contraire à la conſtitution.

Voilà Voltaire évidemment mis en jeu, sans la participation de Rousseau, alors éloigné de Genève & brouillé avec ses anciens concitoyens. Cette guerre de plume devenoit embarrassante pour le Conseil : le Procureur-général Tronchin vint à son secours, & publia contre les Représentans les *Lettres écrites de la campagne*. Voici, avec tout son esprit, la réponse qu'il eut la gaucherie de faire au trait que je viens de citer. » La comparaison d'Emile & du Contrat social » avec d'autres ouvrages qui ont été tolérés, & la » partialité qu'on en prend occasion de reprocher au » Conseil, ne me semblent pas fondées. Ce ne seroit » pas bien raisonner que de prétendre qu'un gouver- » nement, parce qu'il auroit une fois dissimulé, seroit » obligé de dissimuler toujours : si c'est une négli- » gence on peut la redresser ; *si c'est un silence for-* » *cé par les circonstances ou par la politique*, il y » auroit peu de justice à en faire la matière d'un re- » proche. Je ne prétends point justifier les ouvrages » désignés dans les Représentations; mais, en conscience, » y a-t-il parité entre des livres où l'on trouve des » traits épars & indiscrets contre la religion, & les » livres où sans détour, sans ménagement, on l'attaque » dans ses dogmes, dans sa morale, dans son » influence sur la société civile ? Faisons impartiale- » ment la comparaison de ces ouvrages ; jugeons en » par l'impression qu'ils ont faite dans le monde. Les » uns s'impriment & se débitent par-tout : on sait » comment y ont été reçus les autres. »

On ne pouvoit dire plus clairement : quelques reproches qu'on puisse faire à certains ouvrages de Voltaire, publiquement vendus & imprimés dans nos murs,

comme il eſt ami de M. de Choiſeul, & que ce Miniſtre diſpoſe de nous à ſon gré, nous ſommes forcés de les tolérer; mais ce n'eſt pas une raiſon pour nous d'accorder la même tolérance aux ouvrages d'un autre Auteur qui n'a point pour lui de miniſtre. C'étoit même en laiſſer entendre davantage, & dire implicitement: la contradiction manifeſte de cette conduite nous eût fait garder le ſilence ſur *Emile* & ſur le *Contrat ſocial*, ſi nous n'avions reçu des ordres. C'eſt M. de Choiſeul qui nous mène: c'eſt lui qui nous force de ſouffrir celui-ci, de brûler celui-là: nous n'y pouvons rien, & l'on a tort de nous le reprocher. En effet, ſans cela, auroient-ils mis tant de preſteſſe à fulminer leur décret? Ne ſe ſeroient-ils pas donné le temps de lire, d'examiner & d'entendre? En répétant, à neuf jours ſeulement de diſtance, un arrêt lancé en France contre un de leurs concitoyens, n'auroient-ils pas craint de ne paroître que les échos du Parlement de Paris?

Soyons juſtes: comment Rouſſeau, ainſi ſacrifié par des conſidérations politiques, devenu ſoupçonneux depuis ſes malheurs, & voyant ſi clairement la chaîne établie entre le Conſeil, M. de Choiſeul & Voltaire, n'eût-il pas pouſſé au plus loin ſes conſéquences? Comment eût-il enduré patiemment ces motifs de la proſcription de ſes écrits? comment les entrailles paternelles ne ſe ſeroient-elles pas ſoulevées, en voyant mettre l'Emile & le Contrat ſocial au-deſſous de quelques brochures, fort plaiſantes à la vérité, mais que, par cette raiſon même, il étoit abſurde de leur comparer? comment enfin, dans la réponſe foudroyante qu'il fit, par ſes *Lettres écrites de la montagne*, aux *Lettres écrites de la campagne*, eût-il paſſé ſous ſilence ces

aveu de ſes adverſaires, dont il pouvoit ſi bien tirer parti ? n'eût-ce pas été négliger un des bons moyens de ſa cauſe, & de qui pourroit-on exiger de pareils ménagemens ? Il répondit donc à cet article ; & ſi ce ne fut pas ſans malice, ce fut du moins ſans noirceur & ſans violence : ce fut ſur-tout avec un ſel, une fineſſe qui fit perdre la meſure à Voltaire, battu avec ſes propres armes.

Il introduit Voltaire lui-même conſeillant la tolérance aux Magiſtrats de Genève. » Meſſieurs, lui fait-il » dire, ce ne ſont point les raiſonneurs qui font du » mal : ce ſont les caffards.... Raiſonner eſt de toutes les folies des hommes celle qui nuit le moins » au genre humain, & l'on voit même des gens ſages entichés par fois de cette folie-là. Je ne raiſonne » pas moi, cela eſt vrai, mais.... je fais mieux, » je fais raiſonner mes lecteurs. Voyez mon chapitre » des Juifs ; voyez-le plus développé dans le ſermon » des cinquante, &c. »

Il termine ainſi cette proſopée : » Nous avons arrangé que mon grand crédit à la cour, & ma » toute puiſſance prétendue vous ſerviroient de prétexte » pour laiſſer courir en paix les jeux badins de mes » vieux ans : cela eſt bon ; mais ne brûlez pas pour » cela des écrits plus graves ; car alors cela ſeroit » trop cho quant. J'ai tant prêché la tolérance ! il ne » faut pas toujours l'exiger des autres, & n'en jamais » uſer avec eux. Ce pauvre homme croit en Dieu ? » Paſſons-lui cela ; il ne fera pas ſecte. Il eſt en» nuyeux ? tous les raiſonneurs le ſont. Nous ne met» trons pas celui-ci de nos ſoupés : du reſte que nous » importe ? Si l'on brûloit tous les livres ennuyeux,

» que deviendroient les bibliothèques ? & si l'on brû-
» loit tous les gens ennuyeux, il faudroit faire un
» bûcher du pays. Croyez-moi, laissons raisonner ceux
» qui nous laissent plaisanter : ne brûlons ni gens ni
» livres ; & restons en paix : c'est mon avis ».

Encore une fois ; j'avoue que cette botte est vigoureuse ; mais elle étoit provoquée ; mais elle est portée avec grace, avec mesure ; & si elle blesse, c'est sans meurtrir & sans déchirer. On verra dans la note suivante si l'on en peut dire autant de la riposte.

C'est une moquerie de prétendre, comme les derniers éditeurs de Voltaire, que dans un pays où d'anciennes loix intolérantes & barbares n'étoient pas encore abolies, *cette accusation* de Rousseau *étoit un véritable crime.* D'abord ce n'étoit point une accusation, mais une récrimination forcée. S'il y avoit accusation, c'étoit de la part des citoyens qui les premiers avoient clairement désigné Voltaire dans leurs représentations ; c'étoit dans la réponse mal-adroite de l'Auteur des *Lettres de la campagne*, où Voltaire étoit encore plus compromis. Enfin cette accusation prétendue ne seroit un crime que si elle eût pu être dangereuse pour Voltaire ; & il y avoit, avec raison, mis bon ordre. Il avoit pour lui & souvent chez lui les premiers du Conseil ; & les *raisons politiques*, en cas de plaintes, auroient toujours *commandé le silence.*

IV. Ce libelle parut peu de jours après les *Lettres de la Montagne.* Pour justifier le titre que je lui donne, il suffit de citer ce passage. » Est-ce un sa-
» vant qui dispute contre des savans ? non : c'est l'Au-
» teur d'un opéra & de deux comédies sifflées. Est-ce
» un homme de bien, qui, trompé par un faux zèle,

» fait des reproches indiscrets à des hommes ver-
» tueux ? Nous avouons avec douleur & en rougissant
» que c'est un homme qui porte encore les marques
» funestes de ses débauches, & qui, déguisé en Sal-
» timbanque, traîne avec lui de village en village
» la malheureuse dont il fit mourir la mère, & dont
» il a exposé les enfans à la porte d'un hôpital.... en
» abjurant tous les sentimens de la Nature, comme
» il dépouille ceux de l'honneur & de la religion. »

On sait la réponse que fit Rousseau à ces lignes de sang & de fiel; mais on a besoin de la relire, pour se réconcilier avec l'humanité. » Je veux faire avec sim-
» plicité la déclaration que semble exiger de moi cet
» article. Jamais aucune maladie de celles dont parle
» ici l'Auteur, ni petite ni grande n'a souillé mon
» corps. Celle dont je suis affligé n'y a pas le moin-
» dre rapport : elle est née avec moi, comme le sa-
» vent les personnes encore vivantes qui ont pris soin
» de mon enfance..... La personne sage & généra-
» lement estimée qui m'a soigné dans mes maux &
» me console dans mes afflictions, n'est malheureuse
» que parce qu'elle partage le sort d'un homme fort
» malheureux. Sa mère est actuellement pleine de vie,
» & en bonne santé, malgré sa vieillesse. Je n'ai ja-
» mais exposé, ni fait exposer aucun enfant, à la porte
» d'aucun hôpital ni ailleurs..... Je n'ajouterai rien
» sur ce passage, sinon qu'au meurtre près, j'aime-
» rois mieux avoir fait tout ce dont son Auteur m'ac-
» cuse, que d'en avoir écrit un pareil ».

Quant au Poëme de *la guerre de Genève*, qui ne parut que plusieurs années après, le goût & la poësie

demanderoient pour l'avoir fait une amende honorable, quand même l'honnêteté ne l'exigeroit pas.

> Le roux Rouſſeau de fureur hébété...
> Là ſe tapit ce noir énergumène,
> Cet ennemi de la nature humaine.....
> Il tient beaucoup du naturel d'un chien, &c.

Voilà des échantillons de l'élégance du ſtyle & de la juſteſſe des penſées.

Rouſſeau, qui jamais, dans ſes querelles littéraires, ne dérogeoit à la dignité du génie, avoit bien auſſi ſes vengeances. En voici une terrible.... Il ſouſcrivit en 1770, pour la ſtatue de Voltaire (3). La ſimplicité qu'il mit dans cette action & le chagrin d'enfant qu'en témoigna Voltaire, ajoutent également à ſon triomphe. » J'apprends, Monſieur, écrivit-il à M. de » la Tourette, qu'on a formé le projet d'élever une » ſtatue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous » ceux qui ſont connus par quelque ouvrage imprimé » de concourir à cette entrepriſe. J'ai payé aſſez cher » le droit d'être admis à cet honneur, pour oſer y

(3) Il eſt bon de remarquer que dans ce temps-là même, Voltaire qui ne perdoit jamais une occaſion de ſe mocquer de Rouſſeau, écrivoit à Madame Necker :

> A moi chétif une ſtatue !
> C'eſt à Jean-Jacques qu'elle eſt due ;
> Mais l'Univers eſt un ingrat.

Il ne croyoit pas dire ſi vrai : il ne prévoyoit pas que vingt ans après, ſinon *l'Univers*, au moins la Nation entière ſe laveroit de cette *ingratitude*.

» prétendre, & je vous ſupplie de vouloir bien inter-
» poſer vos bons offices, pour me faire inſcrire au
» nombre des ſouſcrivans. J'eſpère, Monſieur, que les
» bontés dont vous m'honorez, & l'occaſion pour la-
» quelle je m'en prévaux ici, vous feront aiſément
» pardonner la liberté que je prends. *Lyon*, 2 *juin*
» 1770 ».

Dès que Voltaire apprit cette nouvelle, il ſe hâta d'écrire à M. de la Tourette. « Vous ſavez peut-être,
» Monſieur, qu'on a imprimé dans la Gazette de Berne,
» que Jean-Jacques Rouſſeau vous avoit écrit une
» lettre par laquelle il ſouſcrivoit entre vos mains
» pour certaine ſtatue. Je vous prie de me dire ſi la
» choſe eſt vraie. *J'ai peur* que les gens de lettres de
» Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci
» eſt une galanterie toute françoiſe. Ceux qui l'ont
» imaginée ſont tous ou Artiſtes ou Amateurs. *M le*
» *Duc de Choiſeul eſt à la tête, & trouveroit peut-*
» *être mauvais que l'article de la Gazette ſe trouvât*
» *vrai* »..... J'en ſuis fâché pour la mémoire de M. de Choiſeul ; mais ce peu de mots contient une révélation immenſe.

N. B. Ces trois notes relatives à Voltaire ſont fort longues & déplairont peut-être, pour plus d'une raiſon, à beaucoup de perſonnes. Je n'ai fait pourtant qu'y rétablir des faits altérés depuis long-temps par la malveillance, & adoptés par la crédulité. Je prie ces perſonnes de me pardonner d'avoir examiné ſans partialité, mais avec attention, ce qu'elles ont mieux aimé juger ſans examen. Je les prie de croire que leur admiration pour Voltaire eſt peut être moins vive & moins ſentie que la mienne, qui ne tient à au-

cune raiſon d'intérêt perſonnel, à aucune liaiſon antérieure, à aucun eſprit de parti; & qu'enfin, lorſqu'il faudra louer ſon génie, ſon eſprit, ſon ame, prouver l'influence majeure qu'ont eue ſes écrits ſur notre Révolution, & la réconnoiſſance qu'on lui doit, je n'aurai qu'à me laiſſer aller à mon ſentiment & à ma perſuaſion intime.

Rouſſeau ſouſcrivit pour une ſtatue de Voltaire : il pleura de joie en apprenant ſon triomphe au Théâtre François : aujourd'hui que la Nation lui décerne à lui-même un triomphe & une ſtatue qu'il a ſi bien mérités, ſa voix ſe réunit du ſéjour de la paix & du bonheur, à la voix des admirateurs de Voltaire, qui ſollicitent en ſa faveur une ſtatue nationale. Il ne faut pas que la France s'honore & s'acquitte à demi; il faut que le même cizeau s'immortaliſe par l'image de ces deux grands hommes. Une inſcription fort ſimple prouveroit que leurs droits ſont égaux. On pourroit mettre au pied de la ſtatue de Jean-Jacques : *au Fondateur de la liberté*; au pied, de celle de Voltaire : *au Deſtructeur de la ſuperſtition.*

V. J'ai dit dans ma première lettre que cette calomnie avoit été aſſaiſonnée d'une *bénignité perfide.* Voici ce qui juſtifie cette expreſſion. « La vérité nous » oblige de dire (*& ce n'eſt pas ſans un regret bien* » *ſincère*) que le bienfaiteur eut depuis beaucoup à » ſe plaindre de celui qu'il avoit ſi noblement & ſi » promptement obligé. Mais la mort du coupable, les » juſtes raiſons que nous avons eues de nous en plaindre » nous-mêmes, nous obligent *de tirer le rideau ſur* » *ce détail affligeant*, dont les preuves ſont *malheu-*

» *reuſement* conſignées dans des lettres authentiques ». Eloge de Milord Maréchal.

Quel autre nom donner à toutes ces tartufferies, quand non-ſeulement il n'y a ni preuves ni lettres authentiques, mais quand il eſt authentiquement prouvé que juſqu'à la fin de ſa vie, Rouſſeau conſerva & profeſſa pour Milord Maréchal la même vénération & la même tendreſſe? On en trouve mille témoignages dans ſes lettres & dans ſes ouvrages poſthumes. On y peut joindre cet extrait d'une lettre de M. du Peyrou. « Non, Madame, Jean-Jacques » n'a pu donner d'autres chagrins à Milord Maréchal » que ſa querelle avec M. Hume; & ſi à cette épo- » que la correſpondance du Lord s'eſt ralentie, elle » n'a jamais ceſſé totalement. Je ſais de Jean Jacques » lui-même qu'il recevoit quelquefois des nouvelles » de ce reſpectable ami : je ſais de Lord Maréchal, » qu'en ralentiſſant ſa correſpondance par des raiſons » pleines de ſageſſe, & fondées ſur ſon âge, il de- » ſiroit & demandoit des nouvelles de *ſon Jean-Jac-* » *ques*. J'ai vu celui-ci, à mon paſſage à Paris, en » 1775, m'exprimer avec plénitude de cœur *les ſen-* » *timens de tendreſſe & de vénération pour l'homme* » *qu'il aimoit & reſpectoit au-deſſus de tous les hommes.* » Je l'ai vu *s'attendrir* au récit que je lui faiſois des » preuves multipliées que j'avois eues à Valence en » Eſpagne, du ſouvenir plein de tendreſſe que l'on » y conſervoit pour la perſonne & les vertus de cet » homme vraiment fait pour inſpirer ces ſentimens ». (Voyez le ſixième volume du ſupplément aux œuvres de Jean-Jacques Rouſſeau).

» O bon Milord! ô mon digne père! (dit *l'ingrat* Jean-

Jean-Jacques, dans le dernier livre de ſes *Confeſſions*) » que mon cœur s'émeut encore en penſant à vous ! » ah ! les barbares ! quel coup ils m'ont porté en vous » détachant de moi ! Mais non, non, grand homme, » vous êtes & ſerez toujours le même pour moi, » qui ſuis le même toujours. Ils vous ont trompé : » mais ils ne vous ont pas changé ».

Il n'eſt pas inutile d'obſerver l'identité des tours dans les *Sentimens des Citoyens*, & dans le paſſage de l'*Eloge* de Milord Maréchal, cité au commencement de cette note. *Nous avouons avec douleur & en rougiſſant*, dit Voltaire ; *& ce n'eſt pas ſans un regret bien ſincère*, dit d'Alembert. Bertrand & Raton parloient ſouvent même langage (4).

VI. Note de l'*Eſſai ſur la vie de Sénèque*. « Si par » une biſarrerie qui n'eſt pas ſans exemple, il paroiſ- » ſoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fuſſent » impitoyablement déchirés par un *artificieux ſcélérat*.., » demandez-vous à vous-mêmes ſi *un impudent*, *un* » *Cardan*, qui s'avoueroit coupable de mille méchan- » cetés ſeroit bien digne de foi ; ce que la calomnie

(4) Cette alluſion à la correſpondance de Voltaire & de d'Alembert, rappellera peut-être que dans cette correſpondance, d'Alembert eſt loin d'animer Voltaire contre Rouſſeau, comme bien des gens l'accuſent, de l'avoir fait ; qu'il va même juſqu'à parler une fois en faveur de ce dernier ; & l'on en tirera, malgré ce que j'ai pu dire, des conſéquences favorables à ſes ſentimens pour Rouſſeau. Et ſi d'Alembert fut lui-même un des éditeurs des Œuvres de Voltaire ; s'il le fut ſur-tout de ſes propres Lettres adreſſées au Philoſophe de Ferney ; s'il y fit de ſa main les changemens, les additons, les retranchemens qu'il voulut ?..... Mais ce ſont là des ſuppoſitions — non ce ſont des faits.

» auroit dû lui coûter, & *ce qu'un forfait de plus* » *ou de moins ajouteroit à la turpitude secrète d'une* » *vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le mas-* » *que le plus épais de l'hypocrisie.* Jettez loin de vous » son infâme libelle..... *Déteſtez l'ingrat*, qui dit du » mal *de ſes bienfaiteurs*; déteſtez *l'homme atroce*, » qui ne balance pas à noircir ſes anciens amis : *dé-* » *teſtez le láche, &c.* » Rapprochez cette virulente diatribe, du paſſage des *Confeſſions* cité dans ma pre- mière Lettre : rapprochez-la de quelques lettres de Jean-Jacques à Diderot, de celle, par exemple, qui ſe termine ainſi : « Tout votre empreſſement, tout » votre zèle pour me procurer des choſes dont je » n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que » de l'amitié, & c'eſt la ſeule choſe qu'on me re- » fuſe. Ingrat, je ne t'ai point rendu de ſervices, » mais je t'ai aimé; & tu ne me payeras de ta vie » ce que j'ai ſenti pour toi durant trois mois. Montre » cet article à ta femme, plus équitable que toi, & » demande lui ſi, quand ma préſence étoit douce à » ton cœur affligé, je comptois mes pas, & re- » gardois au temps qu'il faiſoit pour aller à Vin- » cennes conſoler mon ami; (alluſion au refus, que Diderot lui faiſoit depuis long-temps d'aller le voir à l'Hermitage), « homme inſenſible & dur ! deux » larmes verſées dans mon ſein m'euſſent mieux valu » que le trône du monde; mais tu me les refuſes, » & te contentes de m'en arracher. Hé bien ! garde » tout le reſte : je ne veux plus rien de toi ».

Enfin rapprochez-la de cette autre lettre qui com- mence par ces mots : « Il faut, mon cher Diderot, » que je vous écrive encore une fois ». Vous y verrez

une prophétie, dont cette note de l'*essai sur la vie de Sénèque* semble prouver l'accomplissement. « Vous » pouvez avoir été séduit ou trompé. Cependant » votre ami gémit dans sa solitude, oublié de tout » ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le » désespoir, y mourir enfin, maudissant l'ingrat dont » l'adversité lui fit tant verser de larmes, & qui » l'accable indignement dans la sienne : il se peut que » les preuves de son innocence vous parviennent » enfin, que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire, » & que l'image de votre ami mourant *ne vous* » *laisse pas des nuits tranquilles*. Diderot, pensez-y : » je ne vous en parlerai plus ». La note emportée de Diderot, dictée par le plus violent délire, ne vous semble-t-elle pas être le fruit d'une de ces mauvaises nuits que Rousseau lui avoit prédites ?

VII. C'est une chose très-singulière qu'un homme de beaucoup d'esprit prouve directement ce qu'il a voulu réfuter, & qu'il suffise de le citer pour lui répondre. Voici l'explication relative à Rousseau que M. Cérutti met dans la bouche de M. d'Holbach lui-même, en rapportant, comme il l'assure, ses propres paroles. » Rien n'étoit plus commun que la conversation or- » dinaire de Jean-Jacques ; mais elle devenoit réel- » lement sublime ou folle dès qu'il étoit contrarié. » *J'ai à me reprocher d'avoir multiplié ces contrariétés* » *pour mutiplier ces momens d'éclat & de verve*... J'é- » tois idolâtre de la musique italienne : il ne l'étoit » pas moins. Son *Devin du village* ne fut goûté ni » prôné par personne autant que par moi ; mais le » génie musical de l'Auteur étoit sujet aux mêmes disparates que ses autres talens. On l'accusa de pla-

» giat : *je voulus vérifier.* Je ne tendis pas de piéges ; » mais *je hazardai des épreuves.* Il s'apperçut *de mes* » *défiances*, & dès ce moment je perdis ſon amitié. » Ayant perdu ma première femme, je reçus de lui » *une lettre ſi touchante* que je crus ſon amitié ranimée » par mes chagrins. Je l'accueillis, je le recherchai, » je le ſoignai avec un zèle nouveau, &, pour ainſi » dire, paternel. C'eſt dans ce moment qu'il venoit » de ſe vouer triſtement à une bien platte union. On » ne peut imaginer un contraſte plus affligeant que » celui qu'il préſentoit avec ſa Thérèſe & ſon génie. » Diderot, Grimm & moi, *nous fîmes une conſpi-* » *ration amicale* contre ce biſarre & ridicule aſſem- » blage. Il fut *bleſſé de notre zèle, indigné de notre* » *déſapprobation*, & dès ce moment il ſe tourna avec » une véritable fureur contre *notre Philoſophie anti-* » *Théréſienne.* Plus nous cherchions à le ramener vers » ſes anciens principes & vers ſes anciens amis, plus » il s'éloignoit des uns & des autres ». Et qui n'en eût pas fait autant ? Peut-on nommer cela de l'amitié, du zèle ? N'eſt-ce donc pas une perſécution, une véritable tyrannie ? Et ne trouve-t-on pas ici la clé de toutes les tracaſſeries que Rouſſeau attribue à cette ſociété ?

La ſuite de la lettre nous apprend une anecdote curieuſe, que je regrette de ne pas voir dans les *Confeſſions* ; Rouſſeau ne l'eût pas mieux écrite. S'il ne l'a pas employée, ce ne peut être qu'un manque de mémoire. Elle lui fourniſſoit une ſcène excellente ; & ce n'étoit pas là un de ces aveux qui lui devoient être les plus pénibles. « On n'imagineroit jamais, continue » M. d'Holbach, la ſcène qui décida notre rupture,

» Il dînoit chez moi avec plusieurs gens de lettres, » Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, l'Abbé Raynal, » & un Curé, qui après le dîner, nous lut une » tragédie de sa façon. Elle étoit précédée d'un dis- » cours sur les compositions théâtrales, dont voici la » substance. Il distinguoit la comédie & la tragédie » de cette manière. Dans la comédie, disoit-il, il » s'agit d'un mariage, & dans la tragédie d'un meurtre. » Toute l'intrigue dans l'une & dans l'autre, roule » sur cette péripétie : épousera-t-on, n'épousera-t-on » pas? Tuera-t-on, ne tuera-t-on pas? On épousera, » on tuera ; voilà le premier acte : on n'épousera » pas, on ne tuera pas ; voilà le second acte : un » nouveau moyen d'épouser & de tuer se présente ; » & voilà le troisième acte : une difficulté nouvelle » survient à ce qu'on épouse & qu'on tue, & voilà » le quatrième acte : enfin, de guerre lasse, on épouse » & l'on tue, c'est le dernier acte. Nous trouvâmes » cette poëtique si originale, qu'il nous fut impossible » de répondre sérieusement aux demandes de l'Au- » teur. J'avouerai même que *moitié riant, moitié* » *gravement, je persifflai le pauvre Curé.* Jean-Jac- » ques n'avoit pas dit le mot, n'avoit pas souri un » instant, n'avoit pas remué de son fauteuil. Tout- » à-coup il se lève comme un furieux, & s'élançant » vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à » terre, & dit à l'Auteur effrayé : votre pièce ne vaut » rien, votre discours est une extravagance : tous » ces Messieurs se mocquent de vous : sortez d'ici & » retournez vicarier dans votre village. Le Curé se » lève alors non moins furieux, vomit toutes les » injures possibles contre son trop sincère avertisseur,

» & des injures il auroit passé aux coups & au meurtre » tragique, si nous ne les avions séparés. Rousseau » sortit dans une rage que je crus momentanée, » mais qui n'a pas fini, & qui même n'a fait que » croître depuis. Diderot, Grimm & moi, nous avons » tenté vainement de le ramener, il fuyoit devant » nous. Ensuite sont arrivées toutes ses infortunes » auxquelles nous n'avions de part que notre afflic- » tion. Il regardoit notre affliction comme un jeu, & » ses malheurs comme notre ouvrage, &c. ».

Je crois cette affliction sincère de la part de M. d'Holbach, & je suis loin de penser qu'il ait jamais eu personnellement & activement part aux infortunes de Rousseau; mais pour bien juger cette scène, il ne faut pas perdre de vue, je ne dis pas les singularités de Jean-Jacques, mais son caractère franc, ouvert, ennemi de toute feinte, par conséquent de tout persifflage; & l'impossibilité où il fut toute sa vie de dissimuler son premier mouvement. Que voyoit-il dans un Curé? Un ministre de la religion, qu'on devoit respecter, & qui ne devoit rien faire qui pût altérer ce respect. Que voyoit-il dans des Philosophes? des personnes graves dans leur conduite, comme dans leurs écrits & leurs discours, dont les jeux même & les plaisanteries devoient toujours conserver un air de décence & de sagesse. Un Curé qui fait & qui dit des extravagances; des Philosophes qui l'y encouragent, & par des signes intelligibles pour eux, inintelligibles pour lui, se jouent & s'amusent de sa folie : rien de tout cela ne dut lui paroître plaisant. Son emportement enfantin n'est certainement pas un trait de politesse & de savoir vivre; mais qu'a-t-il de

coupable en soi ? De quelle franchise n'est-il pas la preuve ? De quelles idées saines & justes n'est-il pas la suite ? Quelle sûreté pouvoit-il désormais espérer pour lui-même dans une société où à chaque pas on pouvoit tomber dans de pareils piéges ? Enfin si ce Curé tragicomique avoit reçu tout-à-coup le don de lire dans les ames, sur qui, dans sa colère, eût-il dû se ruer, & vouloir s'exercer *au meurtre tragique*, ou de son avertisseur trop sincère, ou de ses ironiques admirateurs ?

VIII. C'est M. du Peyrou qui paroît avoir rempli avec le plus de courage & de publicité cette tâche honorable, malgré quelques nuages qui s'étoient élevés, les dernières années, entre lui & Rousseau, comme il le fait entendre dans l'avertissement qu'il a mis à la tête de la seconde partie des *Confessions* & du dernier recueil des *Lettres*. Il n'y a qu'un reproche à lui faire, mais je le trouve des plus graves, c'est d'avoir imprimé sans nécessité, dans ce recueil, un mémoire de Rousseau relatif à M. Vernes, & des notes de M. Vernes sur ce mémoire, qu'on est surpris de trouver dans un livre avoué par leur ami commun, puisqu'elles font tort à tous les deux. La faute de Rousseau se réduit à avoir injustement soupçonné M. Vernes d'être l'auteur d'un libelle composé par Voltaire. La faute de M. Vernes est de n'avoir point, du vivant de Rousseau, répondu avec assez de franchise & de netteté à cette accusation ; & sur-tout d'avoir donné lieu au soupçon, en publiant quelque temps auparavant, dans un pays chrétien & intolérant, un ouvrage où il prétendoit prouver que *son ami* Rousseau n'étoit pas chrétien. Quant à ses notes sur le mémoire, elles seroient excusables, malgré

leur violence, ſi ce mémoire avoit déja paru : mais M. du Peyrou ſeul en étoit dépoſitaire ; ſeul il en avoit eu connoiſſance. Il devoit donc le brûler après la mort de Rouſſeau. M. Vernes étoit aſſez juſtifié, puiſque Voltaire étoit univerſellement reconnu pour l'auteur du libelle.

IX. Voici ces vers que j'ai copiés ſur les lieux en 1785 : ils méritent d'être connus ou plutôt dénoncés.

O toi dont les brûlans écrits
Furent créés dans cet humble Hermitage,
Rouſſeau plus éloquent que ſage,
Pourquoi quittas-tu mon pays ?
Toi-même avois choiſi ma retraite paiſible :
Je t'offrois le bonheur ; & tu l'as dédaigné :
Tu fus ingrat ; mon cœur en a ſaigné :
Mais pourquoi retracer à mon ame ſenſible... ?
Je te vois ; je te lis, & tout eſt pardonné.

Ne parlons ni des *écrits créés*, ni d'une petite maiſon de campagne qu'on appelle *mon Pays*, ni de quelques autres pauvretés de ſtyle. Mais pays ou campagne, Madame d'Epinay pouvoit-elle demander pourquoi Rouſſeau avoit quitté l'Hermitage? Avoit-elle le droit de le nommer ingrat ? Liſez & jugez.

» J'ai voulu quitter l'Hermitage, & je le devois ; » mais on prétend qu'il faut que j'y reſte juſqu'au » printemps ; puiſque mes amis le veulent, j'y reſterai » juſqu'au printemps, ſi vous y conſentez ».

» *Réponſe*. Puiſque vous vouliez quitter l'Hermitage, » & que vous le deviez, je ſuis étonnée que vos amis » vous aient retenu. Pour moi, je ne conſulte point » mes amis ſur mes devoirs, & je n'ai plus rien à vous » dire ſur les vôtres ».

Au reſte, il eſt à croire que les étrangers qui viſitoient ce lieu, devenu ſacré par le ſéjour qu'y a fait Rouſſeau, ne ſe feront pas toujours contraints ſur le ſentiment pénible que leur inſpiroient ces injures, gravées en lettres d'or, contre l'objet de leur admiration. Les propriétaires devoient profiter de ces avertiſſemens, & enlever le marbre, ou effacer les injures. C'eſt ce qu'ils n'ont pas fait ſans doute, car ils ne laiſſent plus entrer aucun étranger à l'Hermitage. Ceux à qui ils louent cette maiſon en ſont devenus les geoliers. Ils s'acquittent fort bien de leur emploi; & je puis leur rendre le témoignage que je les trouvai l'année dernière incorruptibles aux prières les plus ſoumiſes, & à toutes les recherches de la politeſſe.

X. On a oſé l'accuſer publiquement d'avoir été la première à engager Rouſſeau à mettre leurs enfans aux Enfans-trouvés, tandis qu'il affirme lui-même dans ſes *Confeſſions*, que lorſqu'il y mit ſes deux premiers, la répugnance de Thérèſe fut extrême, & qu'il eut mille peines à la vaincre. Pour les trois autres, il ne parle ni de ſa réſiſtance, ni de ſon conſentement. Comment peut-on ainſi, ſans preuves, former une accuſation ſi grave? Je crois inutile d'articuler les autres imputations, ſans doute auſſi calomnieuſes, que depuis la mort de Rouſſeau, ce qui reſte de ſes ennemis n'a ceſſé d'accumuler contre ſa veuve. Aucun témoignage direct, aucune pièce probante ne me force d'y croire; & j'ai le bonheur de n'être point crédule au mal.

P. S. Je laiſſe le texte & la note tels qu'ils étoient il y a ſix mois. Je n'ai point à me repentir de mon incrédulité. La veuve de Rouſſeau a été ſolemnelle-

ment juſtifiée & vengée de toutes ces calomnies dans l'Aſſemblée des Repréſentans d'un grand peuple que ſon époux inſtruiſit aux mœurs & à la liberté. L'Aſſemblée nationale s'eſt honorée elle-même en honorant la mémoire de celui qu'elle peut nommer le premier comme le plus éloquent de ſes inſtituteurs, en lui décernant une Statue, en chargeant l'Etat de nourrir ſa compagne, qu'après tant de travaux & de malheurs, il laiſſa pauvre comme lui, mais riche du ſpectacle de ſa gloire & du ſouvenir de ſes vertus.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 4, ligne 22; *dont il parle*, lisez: *dont il a parlé.*
p. 26, l. 4; *faisseau*, lis.: *faiſceau.*
p. 90, l. 17; *qu'on dénonce*, lis.: *qu'on y dénonce.*
p. 93, l. 7; *M. de Malsherbes*, lis.: *M. de Malesherbes.*
p. 97, l. 7; *tout autre choſe*: lis.: *toute autre choſe.*
p. 98, l. 15; *qui t'auront*, lis.: *qui l'auront.*
p. 103, l. 10; *dans celle*, lis.: *dans celles.*
Ibid, l. 16; *dans celle*, lis.: *dans celles.*
p. 107, l. 13: *par des gens*, lis.: *à des gens.*
p. 112, l. 21, *où des ſages*, lis.: *où les ſages.*
p. 116, l. 14. & 16, *cathéchiſme*,] lis.: *catéchiſme.*